

PREMIO : excellence

**Derniers locuteurs et d'autres objets d'émerveillement
linguistique : introduction à une ethnographie
comparative de la disparition des langues**

**Javier Domingo
PhD en anthropologie - UdeM**



2026

Hors-Série No. 11

**Derniers locuteurs et d'autres objets d'émerveillement
linguistique : introduction à une ethnographie
comparative de la disparition des langues**

Javier Domingo

PREMIO : excellence

Collection Hors-Série No. 11

Comité éditorial pour ce numéro :

Luke Fleming – Département d’anthropologie, UdeM

Kevin Tuite – Département d’anthropologie, UdeM

John Leavitt – Département d’anthropologie, UdeM

Jimena Terraza – Département de linguistique, UQÀM

PREMIO : excellence est une collection hors-série réservée aux étudiants de tous les niveaux. Chaque numéro est dédié à un seul auteur dont la soumission a été jugée et acceptée par un comité d’évaluation.

Javier Domingo est docteur en anthropologie et spécialiste des derniers locuteurs des langues en danger. Sa thèse intitulée « Incarner la mort d’une langue : *Les derniers locuteurs et la (dis)continuité linguistique* » a été rédigée sous la direction du professeur Luke Fleming, et elle a obtenu la mention ‘exceptionnelle’.

© Université de Montréal. Département d’anthropologie.

éditions@anthro, Montréal, 2026

<https://anthropo.umontreal.ca/departement/editionsanthro/>

ISBN : 978-2-925246-11-4



Photo couverture : Javier Domingo (2022)

**Derniers locuteurs et d'autres objets d'émerveillement
linguistique : introduction à une ethnographie
comparative de la disparition des langues¹**

Javier Domingo

— *D'una città non godi le sette o
le settantasette meraviglie, ma la risposta che dà a una tua
domanda.*
— *O la domanda che ti pone obbligandoti a rispondere,
come Tebe per la bocca
della sfinge.*²

(dialogue entre Marco Polo et Kubilai Khan)
« *Le città invisibili* », Italo Calvino (1972, 20)

¹ Ce texte reprend, avec de légères modifications, l'introduction de la thèse doctorale *Incarner la mort d'une langue: Les derniers locuteurs et la (dis)continuité linguistique* (Domingo 2026). Il a été adapté pour une publication autonome dans la collection *PREMIO : excellence*. Le texte conserve volontairement la forme d'un essai introductif : son objet — le dernier locuteur — exige en effet d'articuler cadrage théorique, récit ethnographique et réflexion sur les formes narratives de la disparition linguistique.

Je dois le titre à la critique de Kravchenko (2010) : *Native speakers, mother tongues and other objects of wonder*, dans laquelle il remet en question les notions et présupposés traditionnels de la linguistique concernant les locuteurs natifs, la langue maternelle et la compétence linguistique.

² - D'une ville, tu ne jouis pas de ses sept ou de ses soixante-dix-sept merveilles, mais de la réponse qu'elle donne à l'une de tes questions.

- Ou de la question qu'elle pose en t'obligeant à répondre, comme Thèbes par la bouche du Sphinx.

En guise d'ouverture

*no hay un solo acto que no corra el albur
de ser una operación de la magia,
no hay un solo hecho que no pueda ser el primero
de una serie infinita.³*

« *El tercer hombre* », Jorge Luis Borges

Parmi les nombreuses conséquences étranges du lien que j'ai établi avec les derniers locuteurs, un autre jour, alors que je tentais de comprendre quelque chose sur eux, je suis tombé sur un texte d'une chercheuse qui rendait compte de la *parafernalia* extravagante entourant celle que je considère comme la première dernière locutrice, Dolly Pentreath, à qui je dois sa place dans ce travail comparatif et à laquelle je consacrerai peut-être un jour un texte plus attentif.

La chercheuse se disait surprise d'avoir trouvé en vente en ligne un objet singulier : un ancien heurtoir de porte en bronze représentant la dernière locutrice (âgée de 102 ans). Pour rendre compte de sa découverte, elle en indiquait le lien du site (Broadhurst 2021, 13).⁴ Cet objet ne m'a plus quitté depuis (fig. 1), et il n'a pas cessé d'ouvrir des portes.

³ Il n'existe pas un seul acte qui n'encoure le risque / d'être une opération de la magie, / il n'existe pas un seul fait qui ne puisse être le premier / d'une série infinie.

⁴ https://www.etsy.com/uk/listing/1080503073/antique-brass-cornish-witch-dolly?gpla=1&gao=1&utm_source=google&utm_medium=cpc&utm_campaign=shopping_uk_en_gb_ahome_and_livingother&utm_custom1=k_EAIaIQobChMI5NqalbXW8wIVjoFQBh2ROQ7PEAQYA_iABEgIO8PD_BwE_k_&utm_con_tent=go_12581945440_119090483225_507889759354_pla303628061739_c_1080503073engb_473753002&utm_custom2=12581945440&gclid=EAIaIQobChMI5NqalbX+W8wIVjoFQBh2ROQ7PEAQYA_iABEgIO8PD_Bw



*Figure (1) Antique Brass Cornish Witch Dolly Pentreath
Door Knocker Witchcraft, Pagan, Wicca*

Un héros de notre temps : la forme tragique d'un enjeu linguistique

Le 16 février 2022 est décédée, à l'extrême sud du Chili, à l'âge de 93 ans, Cristina Calderón. Des amis, des collègues et même des parents qui d'ordinaire ne se souviennent pas de moi le jour de mon anniversaire ont pris contact pour m'annoncer la nouvelle — qui, effectivement, avait fait le tour du monde. Le journal télévisé de la BBC, par exemple, a annoncé en direct : « est morte à 93 ans la dernière locutrice survivante de la langue autochtone chilienne yamana ». *La Repubblica* titrait que la langue disparaissait après 6 000 ans ; *The Australian* que « la dernière des Yaghan perd la course de la vie [*last of Yahgans loses the race [sic] of life*] », parmi bien d'autres évocations (fig. 2).

Or, d'un point de vue strictement sociolinguistique, l'état de la langue yaghan n'a en rien changé avec le décès d'une personne âgée de 93 ans. Sans entrer dans la discussion, souvent peu féconde, de savoir si l'on peut parler de mort linguistique à partir d'un prétendu dernier locuteur, je préfère m'arrêter à d'autres aspects. Par exemple, le fait que l'annonce du décès de Doña Cristina ait révélé, pour beaucoup d'entre eux — et peut-être pour la première fois — l'existence même de ce qui était présenté comme perdu.

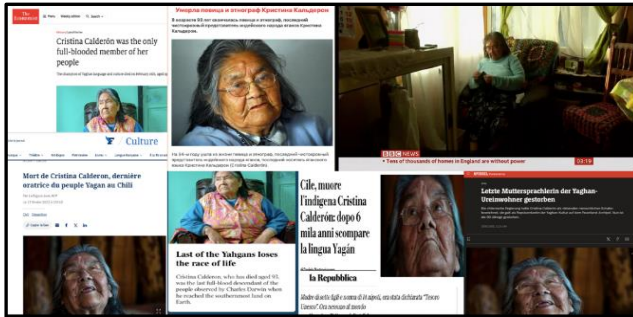


Figure (2) Inquiétude mondiale face à la disparition d'une langue⁵⁻ⁱ

⁵ Que l'on remarque la différence entre les textes, ce qui permet d'écarter que la nouvelle ait simplement été relayée telle quelle par une quelconque agence

Amis, parents et connaissances, me semble-t-il, se sont arrêtés sur une nouvelle qui, jusque-là, leur serait peut-être restée étrangère. D'une certaine manière, la mort d'une personne désignée comme dernière locutrice suscitait soudain une forme reconnaissable de perte. C'est précisément ce « d'une certaine manière » qui a conduit des médias du monde entier à relayer la nouvelle.

Quelques jours plus tard, une radio basque contactait une des petites-filles de Cristina Calderón, également prénommée Cristina, pour exprimer ses condoléances pour le décès de la grand-mère et, par conséquent, pour la langue yahgan. Cristina la jeune répondit en parlant dans la langue ; l'animatrice dut alors se corriger en direct et informer les auditeurs que — attention ! — la langue yahgan n'était pas morte, qu'il existait des initiatives de revitalisation, que le peuple yahgan résistait.⁶

Je préfère m'arrêter, j'y insiste, sur ce type d'effets. Les derniers locuteurs⁷ ne condensent pas seulement des diagnostics de perte. Ils produisent des récits, mobilisent des affects, reconfigurent des frontières communautaires, activent des interventions institutionnelles, génèrent de la valeur symbolique et économique, et circulent largement dans des registres qui vont du journalisme et du cinéma documentaire à la littérature, en passant par les arts et le tourisme. Ils orientent également notre discipline, nous obligeant à

de presse internationale. Afin de ne pas alourdir le texte ici, je renvoie aux notes de fin pour la description des titulaires présentés dans l'image.

⁶ Je tiens à remercier profondément Cristina Zárraga et sa famille pour l'aide immense qu'elles ont apportée à mon travail, parmi laquelle figure cette anecdote. Mes remerciements vont également à d'autres personnes yahgan, qui n'apparaissent pas dans cette thèse mais qui, de bien des manières, ont contribué à lui donner forme — en particulier Paola Garay, pour m'avoir ouvert la porte (littéralement) cette fois-là.

L'émission de radio est encore audible sur:

<https://www.eitb.eus/es/radio/radio-euskadi/programas/distrito-euskadi/detalle/8668777/cristina-zarraga-no-es-cierto-que-idioma-yagan-haya-muerto-junto-a-mi-abuela-sigue-vivo-en-mi/>

⁷ Je n'emploierai pas ici l'expression *dernier locuteur* entre guillemets. Instaurer d'emblée une distance typographique reviendrait à neutraliser trop rapidement la catégorie

réviser nos priorités et nos cadres éthiques. Transformés en icônes de leur langue et de leur culture, leurs histoires atteignent un public qui dépasse largement tant les communautés locales que le milieu académique.

Ma thèse doctorale (Domingo 2026) porte sur cette idée, à la fois paradoxale, controversée et fascinante : le dernier locuteur — en tant que, pour ainsi dire, « enjeu linguistique socialement significatif » [*language issue that matters*] (Heller et al. 2018). J’ai étudié les implications de l’apparition et de la représentation des derniers locuteurs à travers une ethnographie comparative et historique de cinq langues autochtones : l’ayapaneco (Mésoméridien), le tinigua (Orénoquie), le chana (Rio de la Plata), le tehuelche (Patagonie) et le yahgan (Terre de Feu) — (fig. 3). Dans chacun de ces cas, j’ai travaillé avec les locuteurs porte-drapeau de leurs langues : Dora Machado (tehuelche), Blas Jaime (chana), Isidro Velázquez et Manuel Segovia (ayapaneco), Cristina Calderón (yahgan)⁸, Sixto Muñoz (tinigua).

Ma recherche a débuté alors que l’enthousiasme initial accompagnant l’émergence du discours sur les langues en danger était déjà en reflux. L’« *explosion of media attention on ‘last speakers’* » (King et al. 2008, 1) a élargi la portée publique du phénomène et impliqué plus visiblement communautés et institutions. Cette expansion a également produit une accumulation accélérée de données et d’expériences, conduisant à une reconnaissance croissante de l’insuffisance d’une partie de notre terminologie et de nos cadres conceptuels. Le champ est devenu plus réflexif et plus critique ; en même temps, cette spécialisation a rendu plus rares les exercices comparatifs (King et al. 2008).

⁸ Le yahgan et l’histoire autour de Cristina Calderón n’apparaissent finalement pas dans ce travail final, du moins pas de manière explicite, simplement pour des raisons d’espace. Il a cependant été, sans aucun doute, le « cas mère » (ou plutôt le « cas grand-mère ») qui m’a permis d’analyser tous les autres. D’autres textes de ma part (sous presse, en préparation) en rendront compte.

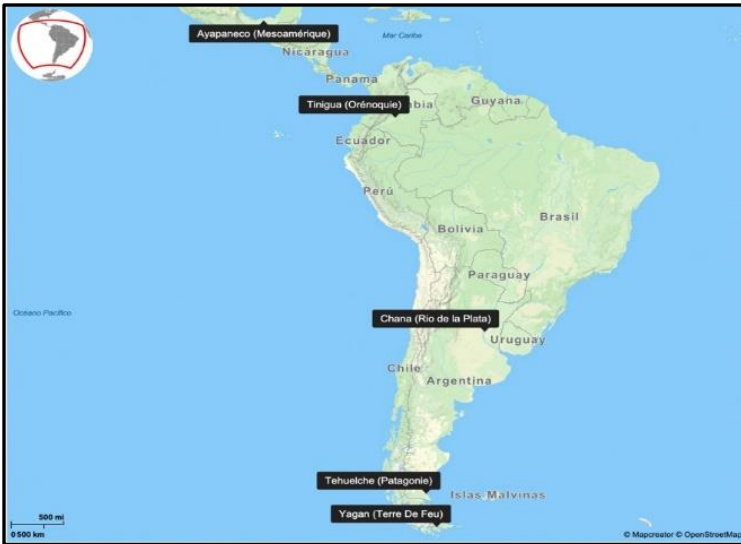


Figure (3) Les cinq cas étudiés

Compte tenu des particularités du cas en question, il n'existe pas de littérature spécifiquement consacrée au dernier locuteur comme catégorie d'analyse. Le terme apparaît de manière dispersée dans des études sur l'obsolescence linguistique, dans des travaux de revitalisation, dans des réflexions méthodologiques et, hors du champ académique, dans des chroniques, des documentaires ou des productions artistiques, voire architecturales (fig. 4). Cette présence étendue mais fragmentaire et fuyante rend difficile de le traiter comme objet délimité sans se perdre dans l'excès.



Figure (4) Monument à la dernière locutrice de la langue cornique
 Monument établi par Louis Napoléon Bonaparte: « *Here lieth interred Dorothy Pentreath who died in 1777. Said to have been the Last person who conversed in the ancient Cornish, the peculiar language of this county from the Earliest records till it expired in the Eighteenth century in this parish of Saint Paul* ». ⁹

⁹ À Paul Parish, Penzance, Cornouailles : « Ci-git Dorothy Pentreath, qui est morte en 1777, dite d'avoir été la dernière personne qui a conversé dans l'ancien Cornique, la langue régulière de ce comté depuis les premiers records jusqu'à ce qu'elle expirât au XVIII^e siècle dans cette paroisse de Saint Paul » ; suivi par un vers de l'Exode, en cornique.

Tant ce texte que d'autres épitaphes qui circulent sont des inventions qui ne correspondent pas à la langue cornique attestée. Fait digne d'être relevé : le monument a dû être déplacé, après que quelqu'un eut signalé qu'il ne s'agissait pas de l'emplacement originel de la tombe de la locutrice (Spriggs et Gendall 2010).

La seule discussion explicite est un article de Nicholas Evans (2001), « *The last speaker is dead – long live the last speaker!* » fondé sur son propre travail de terrain, qui aborde la question comme un problème méthodologique et sociolinguistique. Evans montre qu'identifier un « dernier locuteur » dépend de la manière dont la compétence est définie, de l'autorité reconnue pour la valider et du moment historique où cette reconnaissance est formulée. Toutefois, tant les exemples mobilisés que le clin d'œil monarchique du titre laissent entrevoir que la question ne s'épuise pas dans les seuls problèmes méthodologiques.

Avant d'acquérir la visibilité publique et disciplinaire actuelle, la frontière entre « le dernier » et « le dernier locuteur » n'était pas nettement tracée (cf. Kroeber 1984; 1962 à propos d'Ishii, « le dernier Yahi »). Dans la tradition anthropologique, « le dernier » signalait un malaise profond, car il semblait condenser une extinction humaine et historique. Dans la littérature sur l'obsolescence, en revanche, le dernier locuteur apparaissait comme le point terminal du déplacement linguistique, à la Fishman (1964), pour ainsi dire.

Déjà dans un bref texte précoce, Morris Swadesh (1948) avait examiné le phénomène à partir de la comparaison d'une série de cas, parmi lesquels apparaissait constamment le dernier locuteur, sans toutefois constituer une catégorie autonome. Swadesh y voyait l'effet de processus sociaux et politiques plus larges, qu'il invitait à étudier : adoption inégale de la langue dominante, réduction des domaines d'usage, transmission interrompue et concentration du savoir dans des individus précis.

À la fin des années 1980, la conférence *Investigating Obsolescence – Studies in Language Contraction and Death* organisée par Nancy Dorian (1989), avec la participation de linguistes de premier plan, tenta d'ordonner ce champ encore instable. On y reconnaissait l'absence d'accord terminologique (mort, obsolescence, contraction), la difficulté d'établir des critères comparables et la complexité de décrire la grande variété de compétences partielles caractérisant les

communautés en déplacement. Dans son texte de clôture, sobre et méthodique, Henry Hoenigswald (1989) mettait en garde contre la tendance à transformer la métaphore de la « mort » en principe explicatif et proposait un examen critique des concepts mêmes par lesquels la linguistique historique pense le changement. L'obsolescence, insistait-il, est un phénomène sociolinguistique inscrit dans des processus historiques plus larges ; elle ne peut être identifiée à partir de traits structurels isolés ni réduite à un diagnostic interne de décadence.

Ainsi, la catégorie du dernier locuteur a oscillé entre malaise anthropologique et technicisme sociolinguistique instable jusqu'à être transformée presque soudainement en symbole condensé d'une cause disciplinaire. *The World's Languages in Crisis*, de Michael Krauss, présenté lors de la conférence *Endangered Languages* à Québec en 1992¹⁰ — publié comme numéro spécial de la revue *Language* sous le même titre (Hale et al. 1992) — interpellait la discipline afin de repenser ses priorités pour éviter que « la linguistique passe à l'histoire comme la seule [science] restée étrangère à la disparition de 90 % du champ même auquel elle se consacre » (1992, 10)ⁱⁱ. Ce manifeste culminait (1992, 4)¹¹ avec une énumération conduisant explicitement vers un dernier locuteur :

¹⁰ *Special topic of the Congress: "Endangered Languages"* lancé à l'Université Laval de Québec Ville durant le XVth International Congress of Linguists, Aout 9-14, 1992.

L'appel est toujours visible :

<https://listserv.brown.edu/archives/cgi-bin/wa?A2=ind9106&L=TEI-L&F=&S=&P=5348>

¹¹ Le paragraphe se concluait par une précision : « On pourrait ici nous accuser de nous précipiter, d'annoncer prématurément l'extinction d'une langue, puisque — selon ce que j'ai entendu dire quelque part — on aurait apparemment découvert deux ou trois locuteurs supplémentaires de l'oubykh. »

Dans une note, il ajoutait : « Sauf dans le cas de l'eyak, que je peux confirmer personnellement, bon nombre des statistiques, qu'elles soient importantes ou modestes, présentées dans cet article ne sont que des rapports ou des estimations ; je suis convaincu qu'il sera évident que toute inexactitude dans les chiffres actuels ne devrait en aucune manière atténuer la portée du point fondamental ni la force de sa signification. Pour l'Amérique du Nord et le nord soviétique, les chiffres relatifs au nombre de locuteurs proviennent

La langue eyak d'Alaska compte désormais deux locuteurs âgés ; le mandan en a 6, l'osage 5, l'abenaki-penobscot 20, et l'iowa 5 locuteurs fluides. Selon des données de 1977, il y a déjà 13 ans, le cœur d'Alene en avait moins de 20, le tuscarora moins de 30, le menomini moins de 50, le yokuts moins de 10. Et cette triste litanie se poursuit encore et encore, et nullement seulement en Amérique du Nord autochtone. Le sireniksi esquimau compte deux locuteurs ; l'ainu est peut-être éteint. L'oubykh, langue caucasienne du Nord-Ouest possédant le plus grand nombre de consonnes — plus de 80 — est presque éteinte, avec peut-être un seul locuteur restant.

Je souligne que, dans cette liste, l'oubykh était la seule langue accompagnée d'une donnée numérique distinctive : ses « plus de 80 » consonnes, présentées comme un trait saillant à sauver. La mention répétée de l'inventaire consonantique de l'oubykh dans les homélies de vulgarisation sur la mort linguistique a fonctionné comme ressource narrative pour exemplifier la richesse de la diversité : une « merveille précieuse » [*precious marvel*] sans laquelle une compréhension complète de la perception phonétique humaine serait impossible (Colarusso 1992, 145).¹²

principalement de collègues. Quant au nombre de langues et de leurs locuteurs à l'échelle mondiale, la meilleure source unique dont je dispose est l'*Ethnologue* — Grimes 1988 —, auquel le présent article renvoie plus loin » (Krauss 1992, 4).

¹² En effet, ses labiales pharyngalisées sont uniques, de même que la présence de deux séries d'uvulaires pharyngalisées, *one plain and one rounded* ; malgré la présence de ces trois séries pharyngalisées, la langue ne possède aucune consonne purement pharyngale (Colarusso 1988).

Parmi bien d'autres exemples, le recours au répertoire consonantique de l'oubykh pour illustrer la richesse de la diversité linguistique a été mobilisé par Crystal (2000, 56), Nettle et Romaine (2000, 10), ainsi que par Julia Sallabank dans *Endangered Languages, Problems and Solutions* (2010, 57) — toujours en le contrastant avec la « pauvreté » consonantique de l'anglais. C'est un peu comme célébrer la complexité d'une chemise brodée à la main de la part de personnes qui portent (et porteraient) uniquement des t-shirts imprimés. Que des locuteurs puissent communiquer parfaitement avec seulement 11 phonèmes (et sans traits suprasegmentaux particuliers !) comme en rotokas — North Bougainville (Robinson 2006), ne semble surprendre personne.

Krauss commençait sa liste avec l'eyak, son propre terrain de recherche, et la concluait avec l'oubykh, déjà investi de cette aura disciplinaire. Le vecteur d'interpellation passait ainsi de l'expérience individuelle du chercheur à la langue-mythe, puis au public. Quelques semaines après avoir été évoqué, le décès d'Esenç — lui aussi à 93 ans — fut peut-être lu comme l'accomplissement d'une prophétie. Sa présence (c'est-à-dire, son absence) se consolida rapidement comme référence quasi obligée dans le discours sur les langues en danger.

David Crystal, par exemple, ouvre son célèbre *Language Death* (2000) en affirmant que « dire qu'une langue est morte revient à dire qu'une personne est morte ».iii Il illustre cette affirmation par deux épisodes où des linguistes arrivèrent quelques heures seulement après le décès du dernier locuteur, qui aurait emporté la langue avec lui : Bogon, locuteur du kasabe (5 novembre 1995), et Tevfik Esenç, locuteur de l'oubykh (8 octobre 1992).

La même année, Daniel Nettle et Suzanne Romaine ouvraient également *Vanishing Voices: The Extinction of the World's Languages* — traduit sous le titre « Ces voix qui s'effacent » (2003) — par une liste de derniers locuteurs. Ils rappelaient que « ça fait à peine quelques années, les linguistes couraient en Turquie pour l'enregistrer » et qu'« avec la mort d'Esenç en 1992, l'oubykh a également rejoint le nombre toujours croissant de langues éteintes »

De l'oubykh, Crystal célèbre ses 80 consonnes (2000, 56) ; Nettle et Romaine (2000, 10), notent que ses « 81 consonnes distinctes comprennent des sons qui ne sont connus dans aucune autre langue » ; Julia Sallabank (2010, 57) met en valeur ses 84 consonnes différentes. Nicholas Evans évoque les 82 consonnes de l'oubykh (2010, 52), mais à la page suivante (2010, 53) il révèle que les 81 consonnes de l'oubykh ont été détrônées (par le nouveau primauté de la langue !Xóǎ, entre 84 et 159), dans un encadré intitulé : « *Too many consonants, very few speakers* ». Je ne suis pas sûr de comprendre cette expression, mais peut-être qu'au lieu de « consonnes », nous devrions comprendre « linguistes ». Colarusso (1992) en discute largement sur le sujet, Arkadiev et Lander (2021), reviennent à des données sociolinguistiques, et refusent tous les approches antérieures.

En 2017, l'Oubykh a aussi été déclassé par le *Guinness Book of Records* : <https://www.guinnessworldrecords.com/world-records/67421-language-with-most-consonants#:~:text=The%20exact%20number%20of%20consonants,method%20of%20phoneme%20classification%20used.>

(2000, 2). Leur version incorporait même l'épithaphe, attribuée au dernier locuteur :

« *This is the grave of Tefvik [sic]¹³ Esenc. He was the last person able to speak the language they called Ubykh* » (2000, 2).

Pourtant, l'inscription sur la tombe de Tefvik Esenç (fig. 5), rédigée en turc (non en anglais, évidemment, mais pas non plus en oubykh), ne dit rien de semblable à « celui qui emporta la langue dans la tombe », mais : « Le dernier Oubykh, celui qui a immortalisé la langue oubykh, et qui était capable de la parler et de l'écrire » (ma traduction)¹⁴. L'inscription parle d'immortalisation, d'agentivité et de continuité symbolique ; le récit académique relate clôture et disparition, une langue portée au sépulcre, efface la voix du locuteur.

¹³ Ils l'appellent « Tefvik » au lieu de « Tevfik ». Cette inversion de l'altération sonore/sourde entre deux voyelles à probablement contribué à accroître le mythe de la difficulté de l'Oubykh. Pourtant, il s'agit d'un nom turc plutôt commun, d'origine arabe (« en grâce de Dieu », ou « qui aura succès »).

¹⁴ Dans leur version en français : « Ci-git Tefvik Esenç. Il fut la dernière personne à parler la langue Oubykh » (« Ces langues, ces voix qui s'effacent » Nettle et Romaine 2003, 7).

Ma traduction (anglais): *The last Ubykh, he whom immortalized the Ubykh language and was able to write and speak that language:*

'*Ruhuna Fatiha*' (*Fatiha* pour ton âme) : Lui qui reste (après la fin de tout) / c'est Lui le Permanent - un des 99 noms de Dieu selon la tradition musulmane.

vub̄h	Dili	ni	ölüm	süz	leş	tir	en
oubykh	langue	ACC	mort	n/adj(sız)	V(non-tra)	CAUS	subj. PTCP

la langue oubykh immortalisé

bu	dili	yazi-p	konus̄	-abil	-en
DET	langue	écrire-TRUN	parler	potentiel	subj. PTCP

cette langue et écrire parler capable

son	vub̄h
ADJ (dernier)	Oubykh

le dernier Oubykh



Figure (5) L'épithaphe sur la tombe de Teyfik Esenç à Hacı Osman, Turquie

هو الباقي [howa al baqi]

Teyfik Esenç ruhuna fatiha / d: 1906 ö: 07.10.1992

vubih dilini ölümsüz / leştiren bu dili / yazıp konuşabilen / son vubih

Au-delà de ces considérations, sur lesquelles je reviendrai, il demeure troublant que la mort d'un être humain et la dite mort d'une langue se superposent avec une telle facilité dans ces récits.¹⁵ Cette relation a été largement débattue par ceux qui jugent inapproprié d'attribuer la mort à ce qui n'est pas un organisme et ceux qui soutiennent que les langues, inscrites dans des systèmes sociaux et écologiques, peuvent également disparaître comme telles.

Entre ces deux positions, il est rare que soit examinée la manière dont elles s'articulent. Lorsqu'il s'agit de personnes dont la voix est considérée pertinente pour la discipline, il n'est pas possible de se

¹⁵ Au milieu de ce sombre panorama, se distingue Claude Hagège qui, la même année 2000 — toute une confirmation —, et également dans un ouvrage consacré à la mort linguistique, *Halte à la mort des langues*, formulait au sujet des derniers locuteurs ce commentaire d'un grand tact — sans mentionner de noms :

C'est une tâche douloureuse autant qu'exaltante que de recueillir sur les lèvres d'un vieillard les dernières phrases qu'il peut encore produire d'une langue qu'il ne consent pas facilement à parler, car il n'a plus d'interlocuteur naturel avec qui la partager. Et fréquemment, le linguiste sait que lors de son prochain séjour, le vieil informateur ne sera plus là pour lui transmettre ce dont il se souvenait encor (Hagège 2000, 258).

désengager ni de cesser de prêter attention à la rencontre concrète qui les soutient (Kafar et Kola 2015). Il est peut-être possible de ne pas éluder cette responsabilité si l'on adopte une définition relationnelle de la mort linguistique¹⁶ :

Puisque déclarer appartenir à une communauté linguistique n'est pas effet de la réflexion ni de l'étude, mais d'un sentiment élémentaire enraciné dans le caractère social même de l'activité linguistique (...): une langue meurt lorsque le locuteur a le sentiment de l'avoir perdue (Terracini 1956, 7)

Si l'appartenance est un sentiment social, la perte l'est également — en particulier pour le locuteur, mais aussi pour quiconque reconnaît dans cette expérience quelque chose de propre ou de significatif. C'est dans cet espace que quelque chose se joue. C'est là que, « d'une certaine manière », certains derniers locuteurs cessent d'être vus uniquement comme le résultat extrême d'un déplacement linguistique pour devenir ceux qui confrontent à ce qui est pensé et ressenti face à la disparition d'une langue.

Le dernier locuteur est devenu la forme narrative privilégiée de la disparition linguistique à partir d'une structure reconnaissable, dotée de tous les ingrédients de la tragédie classique. En un temps et un lieu déterminés, se tient un héros singularisé, dont la biographie est marquée par l'inéluctable. Un conflit central (la disparition de la langue) est formulé comme perte irréversible d'un savoir qu'aucun autre ne pourra restituer. Un climax (la mort du locuteur) clôt l'action et suscite l'émotion. Une catharsis permet au public d'éprouver la perte comme tragédie humaine, concentrant valeurs de singularité et de fragilité.

¹⁶ « Puisque déclarer appartenir à une communauté linguistique n'est pas le résultat d'une réflexion, ni d'une étude, mais d'un sentiment élémentaire qui plonge ses racines dans le caractère même social de l'activité linguistique (...): nous parvenons ainsi à une proposition générale, communément connue sous la forme que lui donna Antoine Meillet : une langue meurt lorsque le locuteur a le sentiment de l'avoir remplacée par une autre. (en référence à A. Meillet, *Linguistique générale et linguistique historique*, 1948, 1 ; Paris) » (Terracini 1956, 7).

L'équivalence opératoire entre mort humaine et mort linguistique ne décrit donc pas un fait biologique. La tragédie est efficace parce qu'elle traduit cette histoire en une forme qui lui confère sens, transformant un événement singulier en affaire collective. Dans la tragédie contemporaine de l'extinction linguistique, les diverses interventions réitèrent des formules qui encadrent le sens de la mort du dernier locuteur, à la manière du chœur, qui commente l'action, l'interprète et oriente la réaction morale du public. Toutefois, ici, cette fonction est distribuée et fragmentée. Les voix commentent, corrigent et se réapproprient l'événement tout en le transformant. Face à elles se profile un public dynamique qui, depuis cette position, peut intervenir et en déplacer les termes.

L'efficacité de la forme tragique est indéniable. Elle a mobilisé des ressources, généré un sentiment d'urgence, produit une conscience publique et offert à des communautés longtemps ignorées une visibilité difficilement atteignable par d'autres moyens. Le problème surgit lorsque cette forme s'automatise. Elle substitue alors l'analyse historique, simplifie des processus complexes et transforme des personnes en emblèmes. La mort du locuteur devient indice immédiat de la mort de la langue, et l'équivalence se fixe comme formule applicable à de nouveaux cas. La répétition stabilise un cadre préalable qui encadre les événements avant même leur plein déploiement. Le récit cesse alors de décrire et commence à produire son propre objet comme figure récurrente.

De surcroît, toute langue ne produit pas un dernier locuteur, ni toute biographie ne devient emblème. Une telle opération requiert des conditions de possibilité spécifiques, que l'oubykh réunit largement. Langue entourée d'une aura mystique, originellement parlée dans une région hautement saturée sémiotiquement, marquée par des déplacements forcés et des reconfigurations impériales ; objet d'étude de figures centrales de la linguistique du XX^e siècle ; convertie en mythe disciplinaire par l'exceptionnalité attribuée à son système phonologique ; associée à un locuteur — Tevfik Esenç — dont la biographie a permis de condenser le récit d'une disparition. Qu'on observe, au passage, que de ce « dernier locuteur du kasabe » cité par Crystal (2000, 1), nous n'avons jamais su ne serait-ce que le nom de famille.

L'intérêt suscité par Esenç, en revanche, a produit des effets concrets qui ont réorganisé tant la discipline que sa propre histoire. Aujourd'hui, des Oubykh contestent qu'il ait été le dernier (Sysoeva 2016, 183-85), tout comme certains linguistes (Colarusso 2016; Hewitt 2017). Les anthropologues s'intéressent davantage aux questions liées à l'identité et à la réémergence des Oubykh, et au travail collaboratif mené avec eux (Sysoeva et Kuznetsov 2016). Les récits se lisent désormais autrement.

En fait, en présentant les enregistrements réalisés par Esenç à Paris, retravaillés et intégrés ultérieurement à la Collection Pangloss du CNRS¹⁷, les auteurs (Michailovsky et al. 2014, 8) reconnaissent explicitement que l'oubykh « (...) atteint une certaine célébrité en tant que *poster child* des langues en danger avant la disparition du dernier locuteur en 1992 ».iv Le *poster child*, comme il est évident, était Tevfik Esenç lui-même.

L'eyak, pour sa part — dont l'histoire particulière sera longuement racontée par Krauss (2006)¹⁸ — aura à son tour une nécrologie le

¹⁷ « La langue oubykh a fait l'objet de nombreuses études par le caucasologue Georges Dumézil (1898-1986). Elle représentait, pour les médias de la fin du XXe siècle, le type même de langue en danger, puis de langue éteinte sous nos yeux avec la disparition du dernier locuteur, Tevfik Esenç, en 1992. La richesse de son inventaire de consonnes est restée légendaire dans le monde de la linguistique ».

Dans la page de la collection, la linguistique admet candidement que la langue s'est « éteinte sous nos yeux avec la disparition du dernier locuteur » :

<https://pangloss.cnrs.fr/corpus/Ubykh?seeMore=true>

Plus intéressant encore est le fait que le site officiel du Lacito, *Langues et civilisations à tradition orale* du CNRS, qui héberge la collection Pangloss, présente une carte localisant la langue dans la ville actuelle de Sochi (Fédération de Russie), malgré le fait que les enregistrements d'Esenç ont été réalisés à Paris (mais aussi près d'Oslo et à Istanbul). Il en va de même pour l'Atlas (*Caucasus Map*) de l'UNESCO pour les langues en danger (Moseley et Nicolas 2010, 11, 27)

¹⁸ La documentation de l'eyak commence avec un seul locuteur durant la visite de l'expédition scientifique du toscain Malaspina, la seule de ce type organisé par les Bourbons, dans une tentative tardive de restructurer leur empire. Sur son chemin de retour par la côte pacifique, Malaspina fut contraint de céder aux Anglais les territoires situés au nord de l'île de Nootka (Vancouver). À son retour en Espagne, Napoléon avait pris le pouvoir ;

présentant comme « une sorte de *poster child* de la cause de la préservation linguistique », tout en déplorant la mort du dernier locuteur, Marie Smith Jones, et en évoquant la « puissante aura mythique » associée à cette figure (Abley 2008).^v Peu après, l'ayapaneco apparaîtra également comme « poster child » des langues en danger (Suslak 2011, 575) — ou son dernier locuteur, Manuel Segovia.

Cette fonction publicitaire (et changeante) des derniers locuteurs a contribué, paradoxalement, à les déplacer hors des typologies techniques des langues en danger. Dans ce répertoire classificatoire, ils sont souvent relégués au registre de la vulgarisation, auxquels est attribuée une « aura mythique » semblant déborder l'analyse strictement linguistique (Bert et Grinevald 2010, 129; réélaborée dans Grinevald et Bert 2011).

On voit déjà où je veux en venir. Le dernier locuteur est l'un des représentants les plus efficaces de notre discipline. Il convoque des publics divers, peut déplacer agendas et ressources, déclenche toute une série d'effets. Malgré cette centralité, il n'a pas fait l'objet d'un examen comparatif soutenu. La discipline l'a laissé osciller entre l'épopée médiatique et la difficulté méthodologique, avec le malaise

l'empire se désagrègeait, et la brève liste de mots demeura reléguée dans un sous-sol (Malaspina 1885, 349-51)

La diffusion du cas ce fit de la langue l'objet d'un *revival* académique et médiatique (Carlton 2010). Une langue documentée comme « en extinction » il y a plus de deux siècles, à partir d'une seule locutrice, dans une zone géopolitique de tension maximale, et qui se trouverait ensuite au centre de disputes classificatoires (voir : Dürr et Renner 1995 pour des détails sur cette dispute, avant la dernière locutrice) — un certain air de déjà-vu.

À propos de ces histoires, je souhaite remercier et reconnaître, dans le travail de Kevin Tuite (2008) sur les controverses autour des hypothèses classificatoires (historiques, linguistiques, littéraires, politiques, idéologiques, religieuses) concernant les langues caucasiennes, le point de départ de ces déjà-vus.

que suscite la mort. Pourtant, c'est l'ethnographie qui empêche que cette condensation ne se transforme en abstraction, et qui redonne chair à une personne concrète.

Si le dernier locuteur est une relation qui interpelle, ce sont les questions qu'il oblige à formuler qui importent. Dans les pages qui suivent, je m'attacherai donc à répondre à certaines de ces questions à travers trois plans articulés : 1) l'analyse des effets publics et multiscalaires produits par l'apparition d'un dernier locuteur ; 2) la reconstruction historique et documentaire des conditions rendant possible son émergence ; 3) la description ethnographique de ce qui advient lorsque l'implication dans ces scènes se fait en tant qu'anthropologue linguistique.

Derniers locuteurs comme cibles mouvantes : dynamisme et nominalisation

Le dernier locuteur constitue un puissant artefact narratif, politique et disciplinaire. Tant dans les cas analysés dans cette thèse que dans tout autre cas, la désignation d'une personne comme dernier locuteur ne correspond pas à la constatation d'un fait linguistique auparavant ignoré et n'équivaut pas à signaler une position terminale dans une chaîne de transmission, mais à l'émergence publique d'une catégorie qui réorganise rétrospectivement une situation et ouvre de nouveaux horizons. Loin des diverses manières dont on peut « déconstruire » un dernier locuteur, je soutiens — sans contradiction — qu'il est beaucoup plus intéressant d'observer ce qu'il construit : une multitude de choses.

Faisant preuve d'une grande lucidité, Ian Hacking (1999) rappelle (je résume ici) qu'il n'est pas surprenant que les constructions sociales soient socialement construites, et que la notion elle-même ait fini par s'inflationner. Il illustre la question à travers un échantillon de choses qui, selon des études récentes, seraient socialement construites : une liste allant de **A** (*Authorship*) à **Z** (*Zulu nationalism*), en passant par **E**(motions), **Q**(uarks) et **S**(erial Homicide). Loin de moi l'idée d'ajouter la catégorie des *Last Speakers* à un tel inventaire — opération qui les placerait, pour comble, dans l'étroit et contraignant intervalle entre *Knowledge* et *Literacy*.

La constatation d'une « construction sociale » s'accompagne souvent, d'ailleurs et toujours selon Hacking (1999), d'abord de gestes de dénonciation, puis de suggestions d'intervention.¹⁹ Mon étude, en revanche, ne s'organise ni autour d'un appel à l'action ni autour d'une prise de position normative. L'important ici n'est pas tant d'affirmer que les derniers locuteurs sont une construction sociale — ce qui est difficilement contestable — que de déplacer le regard vers d'autres questions.

Pour rendre compte de ce type de processus, il est utile de recourir à la notion de « nominalisme dynamique » [*dynamic nominalism*] proposée, justement, par Ian Hacking (1986) : certaines catégories de personnes ne se limitent pas à décrire un état de choses préexistant, mais émergent en même temps que les individus qui viennent à les incarner. Alors que « cheval » est le nom d'une chose existant indépendamment de nos classifications, dans le cas de « gant », l'objet et le nom naissent conjointement et s'ajustent réciproquement (Hacking 1986, 165). La classification des personnes en sciences sociales obéit à un principe similaire : la catégorie ne se superpose pas à un groupe humain déjà constitué, mais ouvre un nouvel espace d'identification et d'action.

Sans constituer un modèle explicatif clos, la notion de nominalisme dynamique se révèle opératoire pour analyser l'émergence du dernier locuteur comme figure sociale, à l'aide d'un ensemble d'outils descriptifs permettant de suivre sa circulation et ses déplacements. Nommer quelqu'un dernier locuteur institue un point de référence légitime à partir duquel se réordonnent ce qui peut être dit, fait et montré autour d'une langue en cours de disparition. L'émergence de la catégorie transforme le champ des possibles : non seulement pour la personne ainsi désignée, mais également pour les linguistes, institutions, publics et communautés impliquées.

L'émergence désigne la scène initiale de reconnaissance — dans un cadre disciplinaire, historique et institutionnel précis — où une

¹⁹ Peut-être inspiré par Saint Augustin : « L'espérance a deux magnifiques enfants : l'indignation et le courage ; l'indignation devant les choses telles qu'elles sont, et le courage de les changer. »

personne est instituée comme point de référence légitime pour une langue donnée. Cette reconnaissance ouvre immédiatement une phase de dissémination, dans laquelle le cas commence à circuler dans divers registres — institutionnels, disciplinaires, médiatiques — et où la langue acquiert une visibilité nouvelle, souvent décalée par rapport à ses conditions ordinaires d'usage.

À mesure que le cas du dernier locuteur se dissémine, il produit des « effets de retour » [*looping effects*] (Hacking 1996). La classification interagit avec les personnes classifiées qui intériorisent subjectivement l'étiquette, ainsi qu'avec ceux qui agissent autour d'elles, modifiant pratiques, attentes et formes légitimes d'intervention. Ces effets produisent à nouveau une reconfiguration relationnelle qui réorganise rôles et positions. Ainsi, la figure ne reste pas identique à elle-même, mais se déplace en fonction des contextes où elle est convoquée et des attentes que chacun d'eux projette.

En considérant les derniers locuteurs comme des nœuds actifs dans un réseau de pratiques qui s'intensifient précisément à partir de leur nomination, on peut observer ces effets de retour à plusieurs échelles — encore que, dans ces cas, cette intériorisation soit rarement directe : elle passe par des médiateurs qui transforment la classification avant qu'elle n'atteigne la personne ainsi désignée. La désignation redistribue les positions entre linguistes, familles, institutions, apprenants et publics ; redéfinit ce qui compte comme savoir légitime, qui peut représenter la langue publiquement, quelles variétés doivent être fixées et lesquelles peuvent disparaître. En fin de compte, la figure du dernier locuteur sera déplacée, éventuellement réfutée.

À partir de ces effets de retour, la figure classifiée devient une « cible mouvante » [*moving target*] (Hacking 2007), une catégorie qui change au fur et à mesure qu'elle est étudiée, administrée ou diffusée. Personne n'est dernier locuteur (ni *poster child*) « une fois pour toutes ». La position se déplace, et ce qui compte comme « dernier » se redéfinit en fonction de nouveaux locuteurs, de nouveaux intérêts académiques ou institutionnels, ou de nouveaux régimes de visibilité.

Chaque langue, chaque cas de nomination d'un dernier locuteur impliquent une dynamique processuelle articulée en plusieurs

moments interdépendants : *émergence* → *dissémination* → *retrait*. Enfin, ces transformations conduisent à une phase d'*accumulation*, durant laquelle certaines décisions deviennent irréversibles. Chaque cas laisse également des zones grises où les interventions n'atteignent pas. De ce point de vue, le problème n'est pas que les cadres analytiques échouent, mais qu'ils arrivent toujours après : lorsque la description se stabilise, la figure a déjà été transformée par les effets mêmes que cette description a contribué à produire.

À cet égard, il convient de noter nos propres déplacements disciplinaires, si nous sommes passés de l'« explosion de derniers locuteurs » il y a quelques années (King et al. 2008) à considérer pratiquement comme tabou les expressions « langue éteinte » ou « langue morte » (préférée sous la forme « langue dormante »), à ne plus publier de chiffres pour moins de dix locuteurs, et à nous sentir obligés de mettre « derniers locuteurs » entre guillemets.²⁰

Il semble qu'en dépit de ses nombreuses contradictions, les nécrologies de langues aient entraîné une infinité d'actions qui ont contribué à redéfinir complètement les principes fondamentaux de la discipline qui les avait promues. Considérant que les mêmes catégories de « locuteur », « langue » et « communauté » ont été revisitées pour remettre en question le paradigme de l'extinction, il est possible que nous assistions aux tout derniers derniers locuteurs.

Considérés dans leur ensemble, ces moments montrent que le dernier locuteur est un opérateur performatif et relationnel qui reconfigure durablement les conditions mêmes de lisibilité et d'intervention sur la

²⁰ « Le *Catalogue des langues en danger de disparition* n'utilise pas les termes « éteinte », « morte », « mourante » ou d'autres expressions similaires. Ces étiquettes portent un certain poids et véhiculent des significations susceptibles de se retourner contre les communautés linguistiques et les efforts de revitalisation. Des termes tels que 'mort de la langue' ou 'extinction' suggèrent à tort que les langues sans locuteurs ou les langues des signes ne peuvent être ravivées (puisque la mort est définitive), que leur disparition est naturelle ou inévitable (puisque tous les êtres vivants meurent), ou que les peuples et communautés ayant utilisé ces langues ont en quelque sorte 'disparu' ou 'été éteints'. Ces expressions peuvent s'avérer profondément préjudiciables et décourageantes pour les communautés qui participent ou souhaitent participer à la revitalisation linguistique ».

Voir : <https://endangeredlanguages.com/about-catalogue>

langue. Ces opérations, indissociables des récits qui véhiculent les histoires des derniers locuteurs, constituent l'objet central de l'analyse de la première partie de mon étude : *Un jeu de miroirs qui se déplacent* (Domingo 2026, 48-97).

Le CV d'une langue en danger : enquête indiciaire à rebours

Le dernier locuteur n'est pas une étiquette que l'on peut appliquer à volonté par décision institutionnelle ou académique. Il s'agit d'une figure historiquement contingente, dont l'apparition dépend de la convergence de processus hétérogènes. Comprendre cette circonstance exige de déplacer le regard depuis l'« histoire » d'une langue prise en abstraction (comment en est-on arrivé à une situation où il ne reste qu'un seul locuteur ?) vers les modalités selon lesquelles cette langue est rétrospectivement construite, organisée et présentée comme telle.

La trajectoire des langues à faible nombre de locuteurs est généralement reconstruite à travers ce que l'on pourrait appeler leur *curriculum vitae* : une présentation brève et schématique des travaux qui leur ont été consacrés, ordonnés comme une séquence cohérente censée rendre compte de leur vitalité passée et de leur déclin progressif. Ce CV, familier dans la littérature sur le déplacement linguistique, propose une image continue et cumulative dans laquelle une collection de textes hétérogènes, produits dans des conditions radicalement différentes, est présentée comme une ligne continue sous la forme d'une historiographie linguistique unifiée. De la densité de ce dossier (qui te connaît, plutôt que qui tu connais) dépend également la force performative du dernier locuteur.

Tel semble être le type de présentation requis pour ce travail comparatif : « le tinigua est une langue de telle famille, parlée dans telle région ; le premier à la documenter fut... ». Or, un tel résumé s'avère impossible à produire. Un examen attentif de ces mêmes matériaux révèle autre chose : les documents qui composent le « CV » d'une langue sont fragmentaires et inégaux ; listes de mots, certaines inédites, notes marginales demeurées cachées dans un grenier,

découvertes fortuitement des décennies plus tard, publications tardives dans des contextes commémoratifs, syntaxes contestées, cahiers détruits par une bombe, transcriptions imprécises, matériaux volés, d'autres qui n'ont peut-être jamais existé.

C'est par un processus d'alignement sémiotique, soigneusement négligé, que la langue apparaît comme une entité historique cohérente. Une telle opération, qui confère un sens rétroactif à l'histoire de la langue, passe sous silence, entre autres choses, les intentions disparates de ces travaux ainsi que les contextes de production, de circulation et de réception — et même les langues dans lesquelles ils ont été rédigés. Ainsi, tandis que les synthèses documentaires se confondent avec la vie des locuteurs eux-mêmes (et celle des linguistes), se créent les conditions rendant pensable — et pratiquement inévitable — un dernier locuteur.

A posteriori, les histoires analysées permettent d'identifier une série d'opérations récurrentes dont l'articulation rend possible l'émergence d'un dernier locuteur. Cette identification a largement reposé sur une relecture approfondie, presque obsessionnelle, d'autres cas paradigmatiques tels que l'oubykh, le cornique, le kusunda, le dalmate, le tasmanien, le taushiro, l'eyak, le vilela, et bien d'autres encore.

Ces relectures — conséquence directe de l'étude ethnographique des cas ici examinés — ont à leur tour suscité une relecture de ces mêmes cas. Le tableau qui émerge de ces allers-retours, ponctués d'une longue série d'analogies irrésistibles, montre à quel point l'étude des derniers locuteurs devient inévitablement l'étude d'opérations internes à notre propre discipline, qui finit par se mordre la queue.

Ces opérations ne constituent ni des étapes successives ni des alternatives entre elles. Elles sont toujours présentes, bien qu'elles ne soient pas toujours également visibles, et ne se laissent identifier que rétrospectivement, une fois que la figure a émergé et s'est provisoirement stabilisée. Lorsque ces opérations s'alignent — pas toujours de la même manière, pas toujours avec les mêmes effets — se met en place un échafaudage rendant possible l'émergence publique du dernier locuteur. Je ne cherche pas à appliquer un modèle

explicatif préalable ni une séquence causale qui conduirait nécessairement à ce résultat, mais plutôt à proposer une série d'observations issues d'une lecture rétrospective construite à partir des cas eux-mêmes.

Le nommage d'une langue attribue, depuis l'extérieur, un glottonyme qui confère une unité et une autonomie à un ensemble de pratiques linguistiques, les constituant comme une entité distincte. Ce nom appelle immédiatement une territorialisation, opérée à travers des pratiques de cartographie linguistique et de classification, qui assignent la langue à un espace donné. Par une opération de rétroactivité mythique, un lignage est construit qui rattache systématiquement la langue à une ancestralité désirée. S'y ajoutent des formes de dislocation sémiotique, par lesquelles des signes liés à la langue sont extraits de leurs ancrages sociaux et matériels, requalifiés et réinvestis ailleurs — des déplacements qui s'accompagnent d'une exclusion structurelle des locuteurs, indissociable de la dépossession progressive de ces signes et de leurs conditions matérielles. L'ensemble de ces opérations se trouve enfin incarné dans des corps et des biographies singulières, où se condensent des trajectoires historiques, disciplinaires et institutionnelles.

Je propose de concevoir ce processus comme le fonctionnement d'un cadenas à combinaison chiffrée : les chiffres, les tours et même le sens de la rotation peuvent varier, mais le mécanisme qui permet l'ouverture demeure le même. Qu'il s'agisse d'une ouverture, ai-je dit, et ce n'est pas une précision anodine. L'un des risques des analyses excessivement affinées est qu'elles finissent précisément par clore ce qu'elles prétendent éclairer : elles produisent une image nette et stabilisée, qui invite à conclure prématurément : « voici comment émerge un dernier locuteur » — alors qu'il est bien plus fascinant de penser que ce que l'anthropologie peut offrir est plutôt une « image floue » (Remotti 2000).

Présenter les cas d'étude comme soumis à des mécanismes causaux dépendant d'un modèle explicatif fermé aurait pour conséquence immédiate de permettre à l'analyse de s'arrêter ici même, sans qu'il soit nécessaire de lire les histoires qui suivent. L'incongruité apparaît

aisément : une fois encore, on irait à la rencontre de l'intuition la plus répandue, qui voit dans ces figures un point final. Quelle aurait alors été la nouveauté ? La boucle resterait intacte et l'on reviendrait, de manière quelque peu détournée, au point de départ.

Or, de la même façon que les derniers locuteurs sont des organisateurs narratifs et disciplinaires « vers l'avant », ils le sont aussi « vers l'arrière ». À partir de leur émergence, ils sont, en ce sens, des producteurs d'histoire plutôt que de simples effets de celle-ci. Que dis-je, d'une histoire : d'une myriade d'histoires. Qu'on trouve ici un bref exemple : un épisode qui permet de comprendre pourquoi le retour aux sources, la révision des trajectoires et la reconstruction des histoires « à rebours » constituent la condition minimale pour penser sérieusement ce qui se perd — et comment — lorsque nous affirmons qu'une langue disparaît.

Dans son célèbre *Language Death*, David Crystal raconte une anecdote bien connue (tout en précisant qu'elle pourrait être apocryphe), dont le protagoniste est Alexander von Humboldt lors de son expédition à la recherche des sources de l'Orénoque, en 1801 :

(...) il rencontra des Indiens caraïbes qui avaient récemment exterminé une tribu voisine (probablement un groupe maypuré) et capturé quelques-uns de leurs perroquets domestiqués. Ces perroquets parlaient encore quelques mots de la langue, aujourd'hui éteinte, et von Humboldt — selon le récit — aurait réussi à en transcrire quelques-uns (Crystal 2000, 100).^{vi}

L'intention manifeste de Crystal est de sensibiliser le public à la disparition des langues. Son plaidoyer repose sur trois niveaux : il narre une histoire de perte linguistique à forte valeur narrative ; il évoque la passion philologique irrépressible des frères Humboldt (en réalité, davantage attribuable à Wilhelm qu'à Alexander) ; et il mobilise l'anecdote comme exemple de la manière dont « les arts » peuvent s'impliquer dans cette cause :

Ayant entendu cette histoire, Rachel Berwick, professeure de sculpture à l'Université Yale, en perçut tout le potentiel et réalisa une œuvre d'art inspirée de ce récit : elle conçut un

espace d'exposition pour deux perroquets amazoniens qu'elle avait entraînés à prononcer quelques mots de maypuré. L'installation fut exposée dans divers lieux entre 1997 et 1998 (Crystal 2000, 100).

Portée par la « panique linguistique » [*language panic*] (Engman et King 2016, 6) et l'élan revitalisateur du moment, l'installation *Maypor-é* connut un succès considérable et poursuivit ainsi son itinérance internationale :

Pour cette installation, j'ai entraîné deux perroquets amazoniens à parler maypuré. Les oiseaux vivent dans une volière sculpturale (...). Ils bavardent à leur guise, mêlant les mots appris à une multitude de sons qu'ils génèrent eux-mêmes ou qui proviennent de leur environnement. Bien qu'exposée pour la première fois en 1997, *maypor-é* n'a cessé d'évoluer : j'ai continué à travailler avec d'autres perroquets (...) les jeunes oiseaux ont appris grâce aux deux premiers. Je les ai entraînés principalement à l'aide d'enregistrements de mes oiseaux et de bandes « Berlitz » pour l'apprentissage des langues. Des volontaires présents sur les lieux ont donné des leçons aux jeunes oiseaux, et des leçons supplémentaires ont été diffusées en ligne. Aujourd'hui, on compte huit perroquets qui parlent maypuré à travers le monde.²¹

²¹ L'histoire est malheureusement bien documentée — et elle reste accessible sur le site web de la professeure de Yale : <https://www.rachelberwick.com/work/maypore>. Parmi des cris des oiseaux, on y lit ce qui suit :

« Pour cette installation, j'ai entraîné deux perroquets amazoniens à parler le maypuré. Les perroquets vivent dans une volière sculpturale et (...) Les oiseaux bavardent à leur guise, mêlant la langue à une multitude de sons qu'ils produisent eux-mêmes et que génère leur environnement. Bien que présentée pour la première fois en 1997, *maypor-é* n'a cessé d'évoluer au fil de mon travail avec d'autres perroquets — un couple en Turquie pour la Biennale d'Istanbul en 2001, un autre au Brésil pour la Biennale Mercosul de Porto Alegre en 2004, et enfin à Innsbruck, en Autriche, en 2008 pour l'exposition "Voice and Void". Pour ces nouveaux lieux, les jeunes perroquets ont appris grâce à mes deux premiers. Je les ai formés principalement à l'aide d'enregistrements de mes oiseaux et de cassettes Berlitz utilisées comme

Passer de zéro à huit « locuteurs » constitue une augmentation significative en termes absolus. Qui connaît les défis auxquels font face les initiatives de revitalisation linguistique (en particulier pour des langues qui ne sont plus utilisées comme moyen de communication quotidien) ne peut qu'admirer le résultat obtenu par la professeure de Yale.^{vii}

Cependant, au-delà de l'opération artistique et salvatrice, il convient de revenir au récit d'origine. Alexander von Humboldt visita les rapides de l'Orénoque à Aturés (tout près de là où émergera le dernier locuteur de tinigua) pour y observer les ruines des missions abandonnées par les jésuites — sachant pertinemment qu'il allait y constater pertes et abandons. Non loin de son campement, il découvrit des centaines de vases funéraires contenant des squelettes humains. Les guides autochtones qui l'accompagnaient ne purent lui fournir d'informations sur l'ancienneté du massacre. Humboldt estima que les restes avaient moins d'un siècle d'ancienneté et, pour appuyer son hypothèse, il rapporta une légende entendue auprès des Indiens guarecas :

(...) selon laquelle les valeureux Aturé, poursuivis par les Caraïbes anthropophages, s'étaient réfugiés dans les falaises des chutes — triste retraite où la tribu opprimée périt, emportant avec elle sa langue. Dans la partie la plus inaccessible du raudal, on trouve d'autres sépultures similaires. Il est donc probable que la dernière famille aturé se soit éteinte tardivement. Car à Maypurés (fait étrange), il vit encore un vieux perroquet, dont les habitants disent qu'ils ne le comprennent pas, parce qu'il parle la langue des Aturé (Humboldt, A. 1849, 284-85).^{viii}

D'après le récit, la langue que (en tout cas, que l'on remarque la prudence de l'explorateur) parlait ce perroquet — langue qu'il ne

matériel pédagogique. Des bénévoles présents sur place ont assuré des leçons avec les jeunes oiseaux, et d'autres leçons ont été diffusées par Internet. Il existe aujourd'hui, dans le monde, un total de huit perroquets parlant maypuré».

tenta, heureusement, pas de « documenter » — était l'aturé (aujourd'hui éteinte, classée dans la famille piaroa-salivan), et non le maypuré (également éteinte, mais appartenant à la famille arawak).

Nous plaçons pour la préservation de la diversité linguistique mondiale, mais sommes incapables de contrôler une citation en allemand. Il semble donc que l'on se dispense parfois de ces vérifications élémentaires, même — et peut-être surtout — lorsqu'il s'agit de défendre des causes hautement sensibles. En conséquence, ces pauvres oiseaux, mobilisés au nom de la cause des langues en danger, ont été contraints d'apprendre la mauvaise langue.

La défense des langues en danger a fréquemment eu recours à des rhétoriques aussi simplistes qu'incohérentes. À propos de l'utilisation de cette anecdote de Humboldt (non de sa vérification)²², et après avoir montré comment l'arithmétique d'un compte à rebours appliqué à des pratiques impossibles à dénombrer conduit à une logique absurde, Shaylih Muehlmann (2012, 167) observe avec justesse que la figure du dernier locuteur vide la catégorie de « locuteur » à un tel point qu'un perroquet peut finir par l'occuper de manière significative. Il est difficile de ne pas lui donner raison. Toutefois, puisque cette catégorie conserve un poids qui dépasse largement nos usages abusifs — et qui se consolide souvent précisément à travers ceux-ci —, le problème n'est pas tant le fait qu'elle soit vidée, mais plutôt les opérations par lesquelles elle est remplie.

Au-delà du caractère grotesque du cas, ce qui frappe dans le récit des perroquets — comme dans tant d'autres (récits et perroquets) qui apparaissent dans l'étude dont ce texte est issu —, c'est la manière dont l'exaltation de la perte coexiste de façon si étroite avec le désintérêt pour l'histoire concrète. Il est impossible de parler sérieusement de perte linguistique sans savoir quelle histoire est en

²² Muehlmann fait référence à un autre texte de diffusion — « *Travel among endangered languages* » (Abley 2005) — où l'anecdote originale est rapportée.

train d'être perdue. Ou, plus exactement : on peut le faire, et le résultat est alors la prolifération de derniers locuteurs.

La force de ce type d'épisodes réside précisément dans leur caractère apparemment absurde, marginal ou anecdotique. Ces moments se révèlent particulièrement productifs parce qu'ils permettent, conformément au paradigme indiciaire de la recherche historique (Ginzburg 1986), de prendre l'Histoire au sérieux là où elle est habituellement écartée. Autrement dit, non pas à partir de grands récits cohérents, mais en prêtant attention aux détails dissonants et aux déplacements minimes qui, en s'accumulant, ont produit des effets majeurs.

Pour ces mêmes raisons, il importe également de prêter attention à la manière dont sont racontées les histoires de derniers locuteurs. Il n'est pas fortuit que les récits de mort linguistique soient présentés sous la forme d'un roman policier, structuré autour de la découverte du cadavre d'une langue. La récurrence même de ce genre narratif constitue un symptôme de la désagrégation des liens sociaux, ainsi que des conflits et des angoisses propres aux sociétés en transformation rapide (Setton 2011).

Mon travail a dû adopter en effet la forme d'une reconstruction rétrospective : face à l'inflation allégorique, une défense du détail philologique ; l'enquête historique et la littérature comparée comme méthode ethnographique. Lorsqu'une langue apparaît déjà comme un fait accompli, l'enquête progresse nécessairement à rebours, en suivant des traces fragmentaires et des versions contradictoires, de manière analogue à une enquête policière. L'analogie avec le travail du détective dans les sciences sociales (Czarniawska 1999) rend compte avec précision du type de travail empirique qu'exige un objet dont l'histoire ne peut être reconstruite qu'*a posteriori*, à partir d'indices dispersés ; l'attention portée aux archives, aux versions et aux traces documentaires en constitue dès lors l'une des conditions de possibilité.

Le résultat d'une telle enquête ne peut consister à sauver des langues conçues comme des reliques, mais à restituer aux derniers locuteurs — et à ceux qu'ils représentent — la condition de sujets sociaux : des

personnes qui utilisent les langues, les transforment, les transmettent ou même les abandonnent, et dont l'expérience ne saurait être réduite à un résidu final d'un processus abstrait.

Inscrire les personnes dans l'Histoire — ou, plus exactement, leur restituer une histoire — répond à l'exigence élémentaire de reconnaître à toute personne le *droit* d'être comprise historiquement (Bloch 1949), le droit à l'Histoire. Le travail historique constitue ainsi la condition minimale pour penser ce qui se perd réellement lorsque l'on affirme qu'une langue disparaît. De telles opérations font l'objet de la deuxième partie de mon étude : les *Chroniques d'une mort linguistique annoncée* (ou des derniers locuteurs annoncés) (Domingo 2026, 98-274).

La scène de la rencontre : protocoles d'écoute et cadres de participation

Le dernier locuteur n'utilise pas sa langue de manière spontanée dans le cadre d'une pratique communicative ordinaire, mais dans une production située, soumise à des attentes et à des conditions de légitimité particulièrement rigides. La langue devient un horizon normatif imaginé, irréductible d'un point de vue méthodologique. Il en découle que toute réflexion analytique doit partir de l'observation des conditions qui rendent l'écoute possible — ou impossible.

Cette écoute se met en œuvre surtout dans des scènes publiques et semi-publiques : visites de courtoisie, séances de documentation, entrevues, ateliers pédagogiques, événements institutionnels et autres formes médiatisées de reconnaissance. Les échanges se produisent toujours à l'intérieur de ces scènes rigoureusement ritualisées qui conditionnent la parole et entraînent également l'écriture.

Accepter que la langue ne soit accessible pour nous que dans ces formes de production hautement conditionnées n'est pas une option théorique parmi d'autres, mais la seule manière possible de rendre compte de ces rencontres. Cette constatation oblige à considérer notre propre participation en tant que chercheurs comme « un échange et une interaction de rôles sur une scène temporaire » (Colajanni et Signorini 1980, 395). Les interactions dans de tels scénarios sont

régies par des cadres de participation spécifiques, de sorte que les participants — y compris, évidemment, le linguiste — adoptent des rôles structurellement asymétriques. La disposition organise ce qui peut être dit, qui peut parler, qui peut écouter et dans quelles conditions.

Le cadre qui se dessine permet certainement de (dé)articuler les moments de parole au sein des cadres de participation [*participation framework*] (Goffman 1981, 124-61; puis Levinson 1988), en particulier si l'on prend en compte le caractère radicalement situé, relationnel et culturellement spécifique de tels rôles et alignements (Irvine 1996). J'ai déjà eu recours (Domingo 2021a) à cette approche pour analyser en détail des scènes d'élicitation linguistique.²³ Ici, je cherche avant tout à reconnaître que parler et faire parler une langue implique toujours d'occuper une position spécifique au sein d'un réseau de relations asymétriques et d'observer ses implications.

À partir de la reconnaissance progressive des régularités dans la répétition de scènes comparables, j'identifie une série de positions, ainsi que les rôles de participation qui en découlent : le dernier locuteur et le linguiste dans des positions centrales et interdépendantes ; les membres de la famille ou les proches comme médiateurs pratiques ; les figures institutionnelles comme mandataires de légitimation ; les apprenants futurs comme destinataires projetés ; le public lointain, en tant qu'instance de visibilité et de réception affective.

Ces rôles, ni interchangeables ni équivalents, se configurent en arrangements récurrents et reconnaissables, dont la stabilité relative constitue une condition de possibilité. S'instaure ainsi une sorte de protocole, nécessaire pour stabiliser la configuration elle-même. Le linguiste est poussé à occuper une position déjà prévue, un rôle qui doit être assumé pour que l'interaction puisse se maintenir et rester opérationnelle.

Mon insistance sur la centralité de notre présence renvoie à une tension plus large au sein de l'anthropologie linguistique

²³ Voir aussi l'analyse des scènes d'élicitation linguistique dans des contextes comparables (Moore 1988),

contemporaine, dans laquelle notre place spécifique tend à se déplacer — une tension qui traverse l’histoire même de la discipline, marquée par des oscillations récurrentes entre la défense de la langue comme objet analytique spécifique et sa dissolution dans des cadres culturels plus larges (Fleming 2017, 1-2). Le problème, en tout cas, résiderait dans le fait d’imaginer que cette position que nous occupons nous confère une autorité épistémologique comparable au privilège moral, alors qu’elle ne décrit qu’une fonction.

Arrivés à ce point, il convient de formuler l’idée ouvertement. Elle est la suivante : les langues en danger sont devenues, par définition, des objets relationnels, parce qu’elles créent des méta-structures qui organisent d’avance les rôles, les attentes, les positions possibles. Le dernier locuteur constitue le cas extrême, où cette méta-structure devient particulièrement visible. C’est justement pour cette raison qu’il s’agit d’un cas idéal pour observer la linguistique en action : la discipline participant à produire son propre objet d’étude.

L’analyse qui découle de ces expériences décrit, par conséquent, un ensemble de situations dont l’existence dépend elle-même de l’intervention qui les rend possibles. Cependant, en laissant de côté toute tentative de traiter les scènes autour du dernier locuteur uniquement comme des objets de critique, je souhaite qu’elles soient comprises comme des arrangements nécessaires, fragiles et productifs, à travers lesquels une langue tendant vers zéro se manifeste momentanément comme réalité sociale située. Ce que l’on cherche à soutenir n’est pas tant le sauvetage d’une langue, mais à rendre visible la tentative en cours pour la sauver. Dans les circonstances données, ce n’est pas rien.

Insister sur le caractère ritualisé et conditionné de ces scènes n’implique pas de les discréditer ni de démasquer quiconque. Au contraire, le problème anthropologique crucial consiste à comprendre la manière dont ces configurations sont praticables, significatives et désirables pour ceux qui y participent, comment elles produisent du sens. C’est dans cette perspective — attentive à ce que les personnes font et aux raisons qu’elles ont de le faire — que le travail de terrain a été mené.

Dans chacun des cas que je présente, le linguiste — en l’occurrence, moi-même, bien que jamais de manière isolée — a été engagé, toujours à un point où la neutralité cessait d’être opérative. À partir de ce moment, il convenait d’assumer un rôle déterminé et nécessairement partiel au sein du système de relations (voir Favret Saada 1990, 1985) : parfois dans la documentation, parfois dans l’enseignement, toujours en tant que médiateur, offrant fréquemment ma propre présence dans des moments de fragilité linguistique extrême.

Cette étude s’est construite sur plusieurs années, à partir de 2016, grâce à un travail de terrain et de contextualisation aussi hétérogène que le sujet étudié. Dans mes approches des langues considérées — depuis la revue de littérature jusqu’à la rencontre avec les locuteurs, et retour — j’ai combiné une quantité considérable d’actions, soutenues par des relations qui ne se limitent pas au travail de terrain : conversations, recherche archivistique, écriture publique, représentation institutionnelle, analyse ethnolinguistique, entrevues avec toutes sortes de personnes impliquées, présentations. Comme rien de cela ne constitue un simple contexte préalable, mais fait partie de ce qui intervient directement dans la production même des situations analysées, j’ai choisi de ne pas le présenter ici comme cadre indépendant, mais de le laisser apparaître au fil de l’analyse.

C’est à partir de cette constatation que je me propose de décrire ethnographiquement la rencontre même avec un dernier locuteur : comment elle se produit, ce qui la rend possible et ce qu’elle laisse nécessairement hors champ. De telles aventures sont relatées dans la troisième partie de mon étude : *À chacun son dû* (Domingo 2026, 275-342).²⁴

²⁴ Le titre de cette partie fait référence au roman *A ciascuno il suo* du sicilien Leonardo Sciascia (1966), où un professeur convaincu de pouvoir dévoiler seul la vérité d’un crime finit pris dans un réseau de silences, de connivences et de rôles déjà connus de tous les habitants du village. La référence souligne ici la position du chercheur au sein d’une méta-structure dont il croit révéler le fonctionnement, alors qu’il en constitue lui-même un élément déjà anticipé et incorporé.

Si le cas tehuelche occupe une place structurante dans ma recherche, je n’ai pas jugé nécessaire de lui consacrer un chapitre ethnographique autonome,

Le linguiste imparfait : écrire entre scène et récit

C'est dans cette même perspective, qui vise à ne pas hiérarchiser les données ni à limiter excessivement les interprétations — ou du moins qui tente de le faire — que l'écriture a également été abordée. Le choix, bien souvent, de « ne pas dire », obéit à la volonté de maintenir le sens distribué de manière équitable. En particulier, les derniers chapitres assument cette continuité entre scène et écriture, comme une conséquence directe des conditions mêmes dans lesquelles ces langues deviennent audibles.

Pour ne pas avoir à expliciter la forme que prend cette continuité de l'expérience dans la rédaction, je me permets de rapporter un extrait d'un texte du linguiste britannique George Hewitt, où il narre son travail depuis 1973 avec le célèbre dernier locuteur de la langue *oubykh*, Tevfik Esenç, et qui la rend visible avec une clarté singulière.

On pourra constater que cette trame narrative, largement partagée dans les récits de « rencontre » avec un dernier locuteur, se prête parfaitement à une analyse selon les formules du structuralisme russe pour la morphologie des contes populaires (Propp [1928] 2000), qui les caractérisent comme le voyage initiatique d'un héros partant au secours d'un trésor (fig. 6) :

À LA RENCONTRE DES OUBYKH(S) [*ENCOUNTERING UBYKH(S)*]

(...) Un jour, alors que je parcourais les rayons de la bibliothèque de l'université de Cambridge, je suis tombé sur (je ne pense pas que je le cherchais) le *Dictionnaire de la langue oubykh* de Hans Vogt, de 1963. Je l'ai ouvert et j'ai vu à l'intérieur une petite photo de Tevfik Esenç, reconnu depuis longtemps comme le dernier locuteur natif pleinement

dans la mesure où ce travail a déjà fait l'objet de publications spécifiques (Domingo et Gutiérrez in work; Domingo 2023; Domingo et al. 2022; Domingo 2021a, 2021b, 2019; Domingo et Machado 2018; Domingo 2017). J'ai préféré concentrer ici l'analyse comparative sur d'autres terrains.

compétent [2]. La photo est loin d'être flatteuse, et la pensée qui m'a traversé l'esprit était : 'Eh bien, je n'aimerais pas le croiser dans une ruelle sombre !' Pourtant (...) j'ai décidé que...[qu'il serait intéressant de s'approcher de la langue oubykh] [3]

Au fil des semaines, et tandis que mes demandes au sujet de l'excursion [départ pour le terrain] ne suscitaient que des assurances répétées qu'elle aurait lieu à une date non précisée, je me suis résigné à l'échec [4]

(...) alors que je m'apprêtais à embarquer, on m'a apporté à Istanbul les coordonnées d'un des fils de Tevfik Bey, Zeki. Or, la mémoire est une drôle de chose. Je me souviens qu'un vieil homme m'a remis le morceau de papier, mais des années plus tard, un courriel est arrivé dans ma boîte de réception, intitulé de manière intrigante : « *Redhaired Devil* » (...) qui s'est présentée comme la jeune fille qui m'avait approché ce matin-là (...) ainsi me permettant de contacter son oncle Tevfik ! [5]

(...) Le lendemain matin, quelqu'un a sonné à la porte (...) et là on voit la pimpante figure, élégamment habillée, de Tevfik Esenç en personne ! Son allure, pleine de sourires, ne pouvait être plus différente du glacis menaçant qui montrait sa photo dans le dictionnaire de Vogt [6] (...) il était ravi de pouvoir offrir son aide à un jeune diplômé anglais... [7]

(...) Lui-même un conteur invétéré, il a fini par me dire qu'il me raconterait une histoire qu'il n'avait pas racontée (et qu'il ne raconterait) à personne d'autre. L'histoire concernait deux Anglais qui auraient fait naufrage sur les rives d'Oubykhia dans le Caucase il y a environ 500 ans. Pendant leur temps avec les Oubykhs, résidant toujours sur leur terre ancestrale, ils ont appris la langue et ils ont promis, une fois de retour en Angleterre, d'écrire une grammaire, qui peut-être et selon l'histoire, languit toujours en attendant d'être découverte dans des archives britanniques [X].

(...) l'autre demande que j'ai faite était que Tevfik enregistre une salutation en oubykh à envoyer à l'homme qui m'avait

initié aux langues caucasiennes (...) Naturellement, Tevfik était très heureux de rendre service avec un court message, tout comme [mon directeur] [1] a été ravi de le recevoir.

(...) à la fin de l'automne 2012, j'étais à Istanbul pour une conférence sur le Caucase (...) En fin de soirée, j'ai été approché par un Oubykh de souche qui avait acquis une copie d'un de mes enregistrements sur cassette qu'il a dit avoir joué et rejoué alors qu'il se rendait au travail chaque matin pour essayer d'apprendre quelque chose sur la langue. La cassette était apparemment presque abîmée, et il m'a demandé si je pouvais l'aider [8] (...) J'ai décidé (...) de rendre tous mes enregistrements Oubykh universellement accessibles (...)25 [9] (Hewitt 2016, 197, 198, 199, 200, 203-4)^{ix}

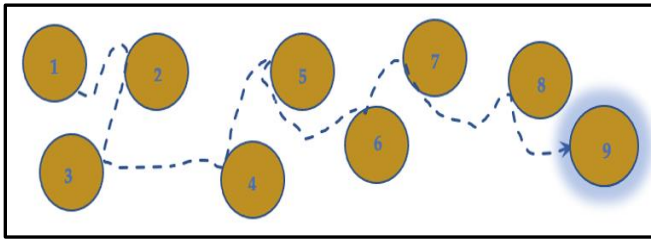


Figure (6). L'aventure de la langue Oubykh

[2] La soudaine apparition d'Esenç dans une bibliothèque de Cambridge convoque le héros.

[3] Départ du héros.

[4] Mise à l'épreuve du héros.

[5] Un diable rouge (ou était-ce un vieillard?) intervient sous la forme d'un messenger/assistant.

[6] Lorsque le héros démontre sa capacité, Esenç se transforme.

[7] Le héros entre en possession de l'objet magique.

[1] Le mandateur de la mission reçoit la preuve de son accomplissement.

[8] L'émissaire demande de l'aide et entraîne ainsi

[9] la résolution du manquement initial : la grammaire et les enregistrements de la langue Oubykh sont maintenant disponibles.

²⁵Voici les enregistrements : https://abkhazworld.com/aw/blogs/2538-31-years-of-silence-remembering-tevfik-esenc-and-the-ubykh-language?utm_

Comme on le voit, les mêmes « fiches » qui organisent la scène ethnographique — appel, attente, médiation, reconnaissance, transmission, sauvetage — se reproduisent presque à l'identique dans l'économie du récit, où le dernier locuteur est l'être fabuleux et la langue un objet magique : c'est presque un jeu vidéo. Notre profession, selon ce schéma, nous confère, ni plus ni moins, le statut de héros. Étant donné la vision apocalyptique qui émane de la perte linguistique, on imagine aisément les conséquences de telles attentes sur notre travail de terrain.

Encore plus intéressante dans l'extrait déjà cité est l'histoire du navire anglais et de la grammaire perdue [X] — en particulier si l'on considère qu'elle a finalement existé « dans les archives britanniques », précisément grâce à l'interaction de ce dernier locuteur avec ce linguiste ! Ce détail démontre, oserais-je dire, à quel point le dernier locuteur en question était conscient du pouvoir de la rencontre dans une scène d'écoute.²⁶ En effet, nos rôles, aussi rigides soient-ils, ne nous ôtent pas toute marge de manœuvre. Devant de telles évidences, il est toujours préférable de capituler : pourquoi se priver de la spécificité de notre discipline ?

Tenter de neutraliser cette dimension narrative, même en la disciplinant sous une écriture méthodologiquement transparente, ne permettrait pas de gagner en réflexivité, mais d'en perdre une part essentielle. C'est pour cette raison que le lecteur trouvera dans mon travail une présence récurrente — parfois explicite, parfois à peine suggérée — de références littéraires.

Ces références ne doivent pas être comprises comme de simples citations ornementales, ni comme des digressions interprétatives visant à détourner la recherche vers un registre étranger à la discipline. Leur fonction est de signaler (voire de rappeler) que l'étude des derniers locuteurs oblige à se déplacer sur la ligne ténue où récit et recherche s'entrelacent, car c'est le même objet d'étude qui se déploie et s'articule de cette manière. Parallèlement, ces signaux devraient

²⁶ Tel est le véritable dénouement de l'aventure de la langue oubykh, et c'est ce déplacement qui a inspiré ma propre aventure.

nous rappeler que la littérature a souvent su prêter attention à des scènes et à des seuils que les sciences du langage et de la culture tendent à neutraliser ou à négliger.

Par exemple, l'idée de « *a game of shifting mirrors* »²⁷ que je reprends ici provient de « L'approche d'Almotásim » [*El acercamiento a Almotásim*], une nouvelle dans laquelle Borges (1974b, 414-18) résume l'intrigue d'un roman imaginaire (ce qui est rare chez lui) qui raconte la quête, à travers une série de rencontres dispersées, d'un homme parfait : Almotásim. Le protagoniste n'accède jamais directement à la figure recherchée ; ce qu'il trouve, ce sont des personnes qui reflètent des fragments de sa lumière spirituelle, des indices partiels d'une présence toujours différée :

Après des années, l'étudiant arrive dans une galerie « au fond de laquelle se trouve une porte et un tapis bon marché avec de nombreuses perles et derrière, une lueur ». L'étudiant frappe des mains une et deux fois et demande Almotásim. Une voix d'homme — l'incroyable voix d'Almotásim — l'invite à passer. L'étudiant écarte le rideau et avance. À ce moment, le roman se termine (Borges 1974, 416).^x

On comprendra aisément : quelque chose de comparable m'est arrivé au cours de cette recherche. Chaque rencontre avec un dernier locuteur a été, en réalité, une série de rencontres avec des textes et des personnes reflétant des fragments d'une figure toujours anticipée et jamais pleinement accessible. En avançant, cependant, en écartant le rideau, je me suis trouvé face à une image inévitablement schématique : avec Dora Manchado, Blas Jaime, Cristina Calderón, Isidro Velázquez, Manuel Segovia, Sixto Muñoz — comme assis regardant par la fenêtre (à l'exception de Don Sixto, qui n'a pas de fenêtre). De cette approche, et de ce que j'ai partagé avec eux, est né ce texte.

Cette constatation appelle une précision borgésienne supplémentaire. Dans « L'ethnographe » [*El etnógrafo*]²⁸ (Borges 1974, 989-90), le

²⁷Borges cite la phrase en anglais, conformément au supposé original.

²⁸Mahlke (2006) propose une excellente analyse de ce conte et de ses références particulières. Une telle analyse déplace complètement l'usage qu'une partie de la linguistique a fait de certains textes borgiens.

Maître imagine un aspirant tel Fred Murdock qui vit pendant des années avec une communauté autochtone, apprend et intègre chaque détail de leur mode de vie et, au retour, décide de ne pas écrire. L'expérience ne peut être transmise sans la trahir.

Dans la réflexion méthodologique raffinée de Leonardo Piasere (2002), Murdock devient un « ethnographe parfait ». Pour « l'ethnographe imparfait » [*l'etnografo imperfetto*], l'imperfection n'est pas un défaut méthodologique, mais la condition même de la connaissance ethnographique. L'ethnographie est un processus dans lequel le chercheur se trouve nécessairement impliqué, déplacé, transformé : une « courbure de l'expérience ». Ce qu'il est possible de faire, c'est se laisser transformer par cette expérience, assumer cette courbure et écrire à partir d'elle avec honnêteté et réflexion. Contrairement à l'ethnographe parfait, « que fait un ethnographe imparfait ? Il écrit ! », conclut Piasere.

Cette recherche — l'écriture de cette recherche — se veut un travail honnête et réfléchi. Comme je sais que je dois assumer la responsabilité du fait que sa structure pourra parfois sembler se plier à ce jeu de miroirs, je préfère exposer ici mon intention avec clarté : je souhaiterais que cette thèse soit prise comme une défense, imparfaite, de la linguistique. Eh bien : que fait un linguiste imparfait ? Il écrit.²⁹

²⁹ Je remercie Luke Fleming, directeur de ma recherche, et aussi mes professeurs Guy Lanoue, John Leavitt et Kevin Tuite ; et, plus largement, au Département d'anthropologie de l'Université de Montréal ; à Jimena Terraza de Kiuna pour ses commentaires et son appui.

Je remercie également et énormément mes collègues qui ont supporté mes longues digressions et entendu, à maintes reprises, des versions bien plus désordonnées des histoires que j'ai rassemblées ; en particulier à Tringa Bytyqi, Saraí Barreiros, Marie-Ève Samson, Amal Haroun, Marie Fally, Éléonore Guy, Étienne Rougier, Jean-Baptiste Le Moine, Patricia Ojeda Mayorga. La recherche doctorale a pu être menée grâce à plusieurs soutiens institutionnels. Elle a bénéficié d'une bourse doctorale du *Fonds de recherche du Québec – Société et culture* (FRQSC), ainsi que de contributions du *Département d'anthropologie de l'Université de Montréal*. Le travail de terrain a été financé par le *Dissertation Fieldwork Grant* (Gr. 9813) de la *Wenner-Gren Foundation*.

Références

- Abley, Mark. 2005. *Spoken here: Travel among threatened languages*. Mariner Books.
- Abley, Mark. 2008. « Mark Abley on Marie Smith Jones, the World's Last Eyak Speaker ». US News. *The Guardian*, janvier 28. <https://www.theguardian.com/world/2008/jan/28/usa.features11>.
- Arkadiev, Peter, et Yury Lander. 2021. « The Northwest Caucasian Languages ». In *The Oxford Handbook of Languages of the Caucasus*, 1^{re} éd., édité par Maria Polinsky. Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780190690694.013.3>.
- Bert, Michel, et Colette Grinevald. 2010. « Proposition de typologie des locuteurs de LED ». *Faits de langues* 35 (36): 117-32.
- Bloch, Marc. 1949. « L'histoire, les Hommes et le temps ». In *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*. Cahiers des Annales 3. Armand Colin.
- Borges, Jorge Luis. 1974. *Obras Completas*. Emecé Editores.
- Broadhurst, Kensa. 2021. « Dolly Pentreath: a “very singular female” ». Gender and Commemoration - West of England and South Wales Women's History Network, octobre 16. <http://hdl.handle.net/10871/127506>.
- Calvino, Italo. 1972. *Le città invisibili*. Einaudi.
- Carlton, Jim. 2010. « In Alaska, a Frenchman Fights to Revive the Eyak's Dead Tongue --- Natives Take Dialect Lessons From Guillaume Leduey; Blurting Out “Keeltaak” ». *The Wall Street Journal*, août 10. <https://www.wsj.com/articles/SB10001424052748704499604575407862950503190>.
- Colajanni, Antonino, et Italo Signorini. 1980. « La Ri-Socializzazione Come Processo d'ambientamento Del Ricercatore in Una Società Diversa ». *L'Uomo Società Tradizione Sviluppo* 4 (2): 20.
- Colarusso, John. 1988. « Ubykh ». In *The Northwest Caucasian languages : a phonological survey*. Garland Publishing.
- Colarusso, John. 1992. « How many consonants does Ubykh have? » In *Caucasian perspectives*, édité par George Hewitt. Lincom Europa.

La documentation du tehuelche (aonekko 'a'ien) a été soutenue par l'*Endangered Language Fund* et l'*Endangered Languages Documentation Programme* (Gr. 0542, sous la direction de Mandana Seyfeddinipur) ; celle sur le chana a été rendue possible grâce à une Bourse de mobilité du *Ministère de l'Enseignement supérieur du Québec*. Le terrain sur l'ayapaneco a bénéficié d'une bourse *Globalink* de Mitacs, avec le soutien de Marcela San Giacomo et de l'*Instituto de Investigaciones Antropológicas* de la UNAM. Enfin, le travail en archives en Allemagne a été soutenu par le *Deutscher Akademischer Austauschdienst* (DAAD), avec l'appui de Barbara Göbel, et Ulrike Mühschlegel de l'*Ibero-Amerikanisches Institut (Stiftung Preußischer Kulturbesitz)*.

- Colarusso, John. 2016. « A Brief Synopsis of Ubykh with an Analyzed Text ». In *Ubykhi i ubykhskiy yazyk na puti k revitalizatsii*, édité par Igor Kuznetsov, Vladimir I. Kolesov, Rita Kuznetsova, et Maria E. Sysoeva. Arheologiya i etnografiya pontijsko-kavkazskogo regiona 5. Kubanskiĭ Gosudarstvennyĭ Universitet.
- Crystal, David. 2000. *Language Death*. Cambridge Univ. Press.
- Czarniawska, Barbara. 1999. « Management she wrote: organization studies and detective stories ». *Studies in Cultures, Organizations and Societies* 5 (1): 13-41.
<https://doi.org/https://doi.org/10.1080/10245289908523519>.
- Domingo, Javier. 2017. « Doña Dora and Her Tehuelche Animals: Stories of Language Revitalization in Southern Patagonia ». *Landscape*.
- Domingo, Javier. 2019. « La gardienne de la langue Tehuelche ». In *Regards croisés sur la violence: actes du premier Colloque Annuel du Département d'Anthropologie de l'Université de Montréal*, édité par Thomas Lecomte. Département d'anthropologie.
- Domingo, Javier. 2021a. « Juegos de rutina en tehuelche: Ambigüedades semánticas en contextos de documentación lingüística ». *Ruta Antropológica*, Escenarios, retos y perspectivas de las lenguas originarias en América Latina, vol. 8 (12): 11-38.
- Domingo, Javier. 2021b. « “Where the Language Appears, We Also Appear”: Tehuelche Language Reclamation in Patagonia ». In *Metalinguistic Communities. Palgrave Studies in Minority Languages and Communities.*, édité par Netta Avineri et Jesse O. Harasta. Palgrave Macmillan. https://doi.org/10.1007/978-3-030-76900-0_6.
- Domingo, Javier. 2023. « “It’s our turn now”: The tehuelches’ own artifactualization of their language ». In *Teaching and Learning Resources for Endangered Languages*, édité par Riitta Valijarvi et Lily Kahn. Brill.
- Domingo, Javier. 2026. « Incarner la mort d’une langue: les derniers locuteurs et la (dis)continuité linguistique ». Université de Montréal. <https://doi.org/https://doi.org/10.71781/34648>.
- Domingo, Javier, Claudia Flores, et Paulo Hidalgo. 2022. « Conexiones desde la creatividad: usos post-vernáculos del tehuelche ». In *ILLPAT XV Encuentro de Difusión de Proyectos de Investigación*, édité par Ezequiel Murphy et María Marta Peliza, XIII. Edupa (Editorial Universitaria de la Patagonia).
- Domingo, Javier, et Analía Gutiérrez. in work. « Tehuelche ejectives ». In *Non pulmonic consonants*, édité par Bonny Sands, Maida Percival, Didier Demolin, et Anne-Maria Fehn. Equinox Series on Phonetics and Phonology. Equinox.
- Domingo, Javier, et Dora Manchado. 2018. « Usos cotidianos del tehuelche (aonekko `a`ien) - homenaje a Dora Manchado ». ELAR. ELAR. https://www.elararchive.org/uncategorized/SO_6611e738-c1d1-4f5e-a778-b080d876808a/.
- Dorian, Nancy C. 1989. « Introduction ». In *Investigating Obsolescence: Studies in Language Contraction and Death. Studies in the Social*

- and Cultural Foundations of Language*. Cambridge University Press.
- Dürr, Michael, et Egon Renner. 1995. « Language and Culture in Native North America ». In *The history of the Na-Dene controversy : a sketch*, édité par Michael Dürr, Egon Renner, et Wolfgang Oleschinski. Lincom studies in Native American linguistics. LINCOM.
- Engman, Mel M., et Kendall A. King. 2016. « Language Shift and Sustainability : Critical Discourses and Beyond ». In *The Oxford Handbook of Language and Society*, édité par Ofelia García, Nelson Flores, et Massimiliano Spotti, vol. 1. Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780190212896.013.2>.
- Evans, Nicholas. 2001. « The Last Speaker Is Dead – Long Live the Last Speaker! » In *Linguistic Fieldwork*, édité par Paul Newman et Martha Ratliff. Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511810206.013>.
- Evans, Nicholas. 2010. *Dying Words : Endangered Languages and What They Have to Tell Us*. Wiley-Blackwell.
- Favret Saada, Jeanne. 1985. *Les mots, la mort, les sorts*. Gallimard.
- Favret Saada, Jeanne. 1990. « Être affectée ». *Gradhiva : revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie*, n° 8: 3-9.
- Fishman, Joshua A. 1964. « Language maintenance and language shift as a field of inquiry a definition of the field and suggestions for its further development ». *Linguistics*, 32-70.
- Fleming, Luke. 2017. « Artificial Language, Natural History: Speech, Sign, and Sound in the Emergence of Damin ». *Language & Communication* 56 (septembre): 1-18. <https://doi.org/10.1016/j.langcom.2017.01.001>.
- Ginzburg, Carlo. 1986. « Spie. Radici di un paradigma indiziario ». In *Miti emblemici spie. Morfologia e storia*. Einaudi.
- Goffman, Erving. 1981. *Forms of Talk*. University of Pennsylvania Press.
- Grinevald, Colette, et Michel Bert. 2011. « Speakers and Communities ». In *The Cambridge Handbook of Endangered Languages*, édité par Peter K. Austin et Julia Sallabank. Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511975981.003>.
- Hacking, Ian. 1986. « Making up people ». In *Reconstructing Individualism: Autonomy, Individuality, and the Self in Western Thought*, édité par T. Heller, M. Sosna, et D. Wellbery. Stanford University Press.
- Hacking, Ian. 1996. « The Looping Effects of Human Kinds ». In *Causal Cognition*, édité par Dan Sperber, David Premack, et Ann James Premack. Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780198524021.003.0012>.
- Hacking, Ian. 1999. *The Social Construction of What?* Harvard University Press.
- Hacking, Ian. 2007. « Kinds of People: Moving Targets ». *Proceedings of the British Academy* 151 (décembre): 285-318.
- Hagège, Claude. 2000. *Halte à la mort des langues*. Éditions Odile Jacob.

- Hale, Ken, Michael Krauss, Lucille J. Watahomigie, et al. 1992. « Endangered Languages ». *Language* 68 (1): 1-42. <https://doi.org/10.2307/416368>.
- Heller, Monica, Sari Pietikainen, et Joan Pujolar. 2018. *Critical Sociolinguistic Research Methods : Studying Language Issues That Matter*. Routledge.
- Hewitt, George. 2016. « Encountering Ubykh(s) ». In *Ubykhi i ubykhskiy yazyk na puti k revitalizatsii*, édité par N. I. Кузнецов, Колесов, Кузнецова, et Сысоева, vol. 5. Arheologiya i etnografiya pontijsko-kavkazskogo regiona. Kubanskiĭ Gosudarstvennyi Universitet.
- Hewitt, George. 2017. « Instilling Pride by Raising a Language's Prestige ». In *Endangered Languages of the Caucasus and Beyond*, édité par Ramazan Korkmaz et Gürkan Doğan. Brill.
- Hoenigswald, Henry M. 1989. « Language Obsolescence and Language History: Matters of Linearity, Leveling, Loss, and the Like ». In *Investigating Obsolescence*, 1^{re} éd., édité par Nancy C. Dorian. Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511620997.027>.
- Humboldt, A., Alexander von. 1849. *Ansichten der Natur - mit wissenschaftlicher Erläuterungen*. J. G. Cotta'schen Buchhandlung.
- Irvine, Judith T. 1996. « Shadow Conversations: The Indeterminacy of Participant Roles ». In *Natural Histories of Discourse.*, édité par Michael Silverstein et Greg Urban. University of Chicago Press.
- Kafar, Marcin, et Adam Kola. 2015. « Człowiek, życie i śmierć w kontekście etyczno-moralnych aspektów „praktyk humanistycznych” ». In *Etyczno-moralne aspekty « Praktyk humanistycznych »*, édité par Marcin Kafar et Marcin Kola. Międzynarodowe Centrum Zarządzania Informacją.
- King, Kendall A., Natalie Schilling-Estes, Jia Jackie Lou, Lyn Fogle, et Barbara Soukup. 2008. « Introduction ». In *Sustaining Linguistic Diversity: Endangered and Minority Languages and Language Varieties*, édité par Kendall A. King, Natalie Schilling-Estes, Jia Jackie Lou, Lyn Fogle, et Barbara Soukup. Georgetown University Round Table on Languages and Linguistics. Georgetown University Round Table On Languages and Linguistics. Georgetown University Press.
- Krauss, Michael. 1992. « The World's Languages in Crisis ». *Language* 68 (1): 4-10.
- Krauss, Michael E. 2006. « A History of Eyak Language Documentation and Study: Fredericæ de Laguna in Memoriam ». *Arctic Anthropology* 43 (2): 172-218.
- Kravchenko, Alexander V. 2010. « Native Speakers, Mother Tongues and Other Objects of Wonder ». *Language Sciences* 32 (6): 677-85. <https://doi.org/10.1016/j.langsci.2010.07.008>.
- Kroeber, Alfred Louis. 1984. « Reflections on Edward Sapir, Scholar and Man ». Dans *Edward Sapir – Appraisals of His Life and Work*, sous la direction de E. F. K. Koerner, vol. 36. Studies in the

- History of the Language Sciences. John Benjamins Publishing Company. <https://doi.org/10.1075/sihols.36>.
- Kroeber, Theodora. 1962. *Ishi in Two Worlds : A Biography of the Last Wild Indian in North America*. University of California Press.
- Levinson, Stephen C. 1988. « Putting linguistics on a proper footing: Explorations in Goffman's concepts of participation. » In *Erving Goffman: An Interdisciplinary Appreciation*, édité par P. Drew et A. Wootton. Polity Press.
- Mahlke, Kirsten. 2006. « La reserva del etnógrafo (J. L. Borges: "El etnógrafo") ». *Variaciones Borges*, n° 22: 217-36.
- Malaspina, Alejandro [Alessandro]. 1885. *La vuelta al mundo por las corbetas Descubierta y Atrevida*. Édité par Pedro de Novo y Colson. Imprenta de la Viuda e Hijos de Abienzo.
- Michailovsky, Boyd, Martine Mazaudon, Alexis Michaud, Séverine Guillaume, Alexandre François, et Evangelia Adamou. 2014. « Documenting and Researching Endangered Languages: The Pangloss Collection ». *LaNguagE documENtatiON* 8: 18.
- Moore, Robert E. 1988. « Lexicalization versus Lexical Loss in Wasco-Wishram Language Obsolescence ». *International Journal of American Linguistics* 54 (4): 453-68.
- Moseley, Christopher, et Alexandre Nicolas, éd. 2010. *Atlas des langues en danger dans le monde*. 2e éd., Entièrement révisée, Augmentée et mise à jour. UNESCO.
- Muehlmann, Shaylih. 2012. « Von Humboldt's Parrot and the Countdown of Last Speakers in the Colorado Delta ». *Language & Communication* 32 (2): 160-68.
<https://doi.org/10.1016/j.langcom.2011.05.001>.
- Nettle, Daniel, et Suzanne Romaine. 2000. *Vanishing Voices : The Extinction of the World's Languages*. Oxford University Press.
- Nettle, Daniel, et Suzanne Romaine. 2003. *Ces Langues, Ces Voix Qui S'effacent : Menaces Sur Les Langues Du Monde*. Traduit par Marion Guilbault. Frontières. Autrement.
- Piasere, Leonardo. 2002. *L'etnografo imperfetto: esperienza e cognizione in antropologia*. 4. Laterza.
- Propp, Vladimir. (1928) 2000. *Morfologia della fiaba*. Édité par Gian Luigi Bravo. Einaudi.
- Remotti, Francesco. 2000. *Prima lezione di antropologia*. Laterza.
- Robinson, Stuart. 2006. « The Phoneme Inventory of the Aita Dialect of Rotokas ». *Oceanic Linguistics* 45 (1): 206-9.
- Sallabank, Julia. 2010. *Language Endangerment: Problems and Solutions*. 50-87.
- Sciascia, Leonardo. 1966. *A ciascuno il suo*. Einaudi.
- Setton, Román. 2011. « Pensar la literatura policial: siegfried kracauer, walter benjamin, ernst bloch, el género y la disolución de los vínculos comunitarios ». *Constelaciones - Revista de Teoría Crítica*, n° 3: 193-207.

- Spriggs, Mathew, et Richard Gendall. 2010. « The Three Epitaphs of Dolly Pentreath ». In *Cornish Studies*, édité par Philip Payton. Second Series, Eighteen. University of Exeter Press ;
- Suslak, Daniel F. 2011. « Ayapan Echoes: Linguistic Persistence and Loss in Tabasco, Mexico ». *American Anthropologist* 113 (4): 569-81. <https://doi.org/10.1111/j.1548-1433.2011.01370.x>.
- Swadesh, Morris. 1948. « Sociologic Notes on Obsolescent Languages ». *International Journal of American Linguistics* 14 (4): 226-35. <https://doi.org/10.1086/464009>.
- Sysoeva, Maria E. 2016. « Zhorzh Dyumezil' i Tefvik Esench: polveka sotrudnichestva ». In *Ubykhi i ubykhskiy yazyk na puti k revitalizatsii*, édité par Igor Kuznetsov, Vladimir I. Kolesov, Rita Kuznetsova, et Maria E. Sysoeva. Arheologiya i etnografiya pontijsko-kavkazskogo regiona 5. Kubanskiĭ Gosudarstvennyĭ Universitet.
- Sysoeva, Maria E., et Igor Kuznetsov. 2016. « Iz istorii izucheniya ubykhov i ubykhskogo yazyka [Из истории изучения убухов и убухского языка] ». In *Ubykhi i ubykhskiy yazyk na puti k revitalizatsii*, édité par Igor Kuznetsov, Vladimir I. Kolesov, et Rita Kuznetsova, vol. 5-19. Arheologiya i etnografiya pontijsko-kavkazskogo regiona. Kubanskiĭ gosudarstvennyĭ universitet.
- Terracini, Benvenuto. 1956. « Come muore una lingua ». In *Conflitti di lingua e di cultura*. Einaudi.
- Tuite, Kevin. 2008. « The Rise and Fall and Revival of the Ibero-Caucasian Hypothesis ». *Historiographia Linguistica* 35 (1): 23-82. <https://doi.org/10.1075/hl.35.1.05tui>.

Notes : citations dans la langue originale

ⁱ **The Economist**: « *Cristina Calderon was the only full blooded member of her people* » (05/02/22) : « *THE DESTRUCTION of a language, a culture and a people's independence can happen swiftly, with one raid or one venturesome virus.* »

<https://www.economist.com/obituary/2022/03/05/cristina-calderon-was-the-only-full-blooded-member-of-her-people>

La Repubblica : (17/02/22): « *Cile, muore l'indigena Cristina Calderón: dopo 6 mila anni scompare la lingua Yagán* »: « *Madre di sette figli e nonna di 14 nipoti, era stata dichiarata "Tesoro Unesco". Ora nessuno al mondo sa più parlare l'idioma della tribù* ». https://www.repubblica.it/esteri/2022/02/17/news/cile_indigena_yogan_cristina_calderon-338157446/ ;

BBC NEWS: <https://www.youtube.com/watch?v=EOVChw-V8Ow> ;

Le Figaro : « *Mort de Cristina Calderon, dernière locutrice du peuple Yagan au Chili* » (17/02/22) : « *Considérée comme 'trésor humain vivant' par l'Unesco, la dernière personne à parler la langue de ses ancêtres de l'extrême sud du Chili, est décédée ce mercredi à l'âge de 93 ans à Punta Arenas.* »

<https://www.lefigaro.fr/culture/mort-de-cristina-calderon-derniere-oratrice-du-peuple-yagan-au-chili-20220217>

Der Spiegel – Panorama : « *Letzte Muttersprachlerin der Yaghan-Ureinwohner gestorben* » (17/02/22) :

« *Die chilenische Regierung hatte Cristina Calderón als »lebenden menschlichen Schatz« bezeichnet, sie galt als Repräsentantin der Yaghan-Kultur auf dem Feuerland-Archipel. Nun ist die 93-Jährige gestorben.* »

<https://www.spiegel.de/panorama/chile-letzte-muttersprachlerin-der-yaghan-ureinwohner-gestorben-a-35d482be-424a-415e-bcc8-eed2ace68f45>

The Australian : « *Last of the Yagans loses the race of life* » (17/02/22) « *Cristina Calderon, who has died aged 93, was the last full-blood descendant of the people observed by Charles Darwin when he reached the southernmost land on Earth.* » <https://www.theaustralian.com.au/life/last-of-the-yagans-cristina-caldern-loses-the-race-of-life/news-story/525acf009196ff8d48d6d93ba7bc3759>

Stuki-Druki: « *Умерла певица и этнограф Кристина Кальдерон* » (17/02/22). « *В возрасте 93 лет скончалась певица и этнограф, последний чистокровный представитель индейского народа яганов Кристина Кальдерон.*» <https://stuki-druki.com/2022/umerla-pevica-i-etnograf-cristina-calderon.php>

ii « Obviously we must do some serious rethinking of our priorities, lest linguistics go down in history as the only science that presided obliviously over the disappearance of 90% of the very field to which it is dedicated. »

iii « To say that a language is dead is like saying that a person is dead (...). »(2000).

iv « achieved a measure of celebrity as the poster-child of endangered languages ».

v « became something of a poster child for the cause of language preservation (...)—« notion that carries a powerful mystique » (Abley 2008).

vi « He met some Carib Indians who had recently exterminated a neighbouring tribe (possibly a Maypuré group) and captured some of their domesticated parrots. The parrots still spoke words of the now extinct language, and von Humboldt – so the story goes – was able to transcribe some of them.

Having heard this story, Rachel Berwick, professor of sculpture at Yale University, saw its intriguing possibilities, and constructed an artwork based upon it: she designed a special enclosure in which were displayed two Amazon parrots who had been trained to speak some words from Maypuré, and this was then exhibited at various venues in 1997–8 » (Crystal 2000, 100).

vii « For this installation, I trained two Amazon parrots to speak Maypuré. The parrots live within a sculptural aviary and (...) The birds chatter at will, incorporating the language with a multitude of sounds generated by them and their environment. While it was first exhibited in 1997, may-por-é has continued to evolve as I have worked with additional parrots, one pair in Turkey for the Istanbul Biennial in 2001, and another pair in Brazil for the Mercosul Bienal de Porto Alegre in 2004 and finally, Innsbruck, Austria in 2008 for the exhibition “Voice and Void.” For these venues younger parrots learned from my first two parrots. I trained them largely through the use of recordings of my birds and “Berlitz” tapes for lessons. Volunteers who were on site conducted lessons with the young birds and additional lessons were transmitted via the Internet. There are now a total of eight Maypuré speaking parrots worldwide » — voir: <https://www.rachelberwick.com/work/maypore>

viii « Unsere Dolmetscher konnten keine sichere Auskunft über das Alter dieser Gefäße geben. Die mehrsten Skelette schienen indes nicht über hundert Jahre alt zu sein. Es geht die Sage unter den Guareca-Indianern, die tapferen Aturer haben sich, von menschenfressenden Kariben bedrängt, auf die Klippen der Katarakten gerettet; ein trauriger Wohnsitz, in welchem der bedrängte Völkerstamm und mit ihm seine Sprache unterging. In dem unzugänglichsten Teile des Raudals befinden sich ähnliche Gräfte; ja es ist wahrscheinlich, daß die letzte Familie der Aturer spät erst ausgestorben sei. Denn in Maipures (ein sonderbares Faktum) lebt noch ein alter Papagei, von dem die Eingeborenen behaupten, daß man ihn darum nicht verstehe, weil er die Sprache der Aturer rede » (Humboldt, A. 1849, 284-85).

^{ix} (...) One day I was browsing the stacks in the Cambridge University Library when I stumbled upon (I don't think I was actually looking for it) Hans Vogt's 1963 *Dictionnaire de la langue oubykh*. I opened it and saw inside a little picture of Teyfik Esenç, long renowned as the last fully competent native speaker. The picture is far from flattering, and the thought that crossed my mind was: 'Well, I wouldn't like to run into him in a dark alley!' However (...) I decided that (...)

As the weeks passed and my enquiries about the excursion produced only repeated assurances that it would happen at some unspecified date, I found myself becoming resigned to failure, though virtually every day I was recording materials in the Circassian dialects of Abzakh, Kabardian and Shapsugh.

(...) as I was preparing to board, I was brought contact-details in Istanbul for one of Teyfik Bey's sons, Zeki. Now memory is a funny thing. I recall being handed the piece of paper by a man, but years later an e-mail arrived in my Inbox, intriguingly entitled 'Redhaired Devil' (...) who introduced herself as the young girl who had brought me that morning (...) thereby enabling me to contact her uncle Teyfik!

(...) The next morning someone rang the bell (...) and in stepped the dapper and smartly dressed figure of Teyfik Esenç in person! His demeanour, full of smiles, could not have been more different from the threatening glaze in his photo inside Vogt's dictionary (...) he was delighted to be able to offer help to a young English graduate...

(...) An inveterate story-teller himself, he finally said that he would give me a story that he had not told (and would not tell) to anyone else. The story was about 2 Englishmen who reputedly were ship-wrecked on the shores of Ubykhia in the Caucasus some 500 years ago. During their time with the Ubykhs still residing on their ancestral soil, they learnt the language and promised, once back in England, to write a grammar, which perhaps, so the story went, is still languishing awaiting discovery in some British archive.

(...) the one other request I made was that Teyfik record a greeting in Ubykh to be sent to the man who had introduced me to Caucasian languages (...) Naturally, Teyfik was most happy to oblige with a short message, just as (...) was delighted to receive it.

(...) In late autumn 2012 I was in Istanbul for a Caucasian conference (...) At the end of the evening I was approached by an ethnic Ubykh who had acquired a copy of one of my cassette-recordings which he said he played over and over again as he drove to work in the mornings in order to try to learn something of the language. The cassette was apparently almost worn out and he asked if I could help him (...) I decided (...) making all my Ubykh recordings universally available (...)

^x « *Al cabo de los años, el estudiante llega a una galería 'en cuyo fondo hay una puerta y una estera barata con muchas cuentas y atrás un resplandor'. El estudiante golpea las manos una y dos veces y pregunta por Almotásim. Una voz de hombre —la increíble voz de Almotásim— lo insta a pasar. El estudiante descubre la cortina y avanza. En ese punto la novela concluye* » (Borges 1974, 416).